

Je pars

124 - 1987

Je pars
c'est une décision
c'est un choix sans retour,
car je sais déjà
que je ne reviendrai jamais
comme j'étais parti.

Je pars
non pas où, ni comment
ni pourquoi.

Je pars
ni pour l'autre continent
ni pour l'autre pays.
Je pars pour partir.

Parce que partir, c'est franchir
et c'est s'affranchir,
c'est dépasser
son passé
et c'est même se dépasser
pour rejoindre son avenir.

Je pars pour séparer.
Je pars pour diviser
le jour et la nuit
hier et demain
d'avec aujourd'hui.

Je pars transgresser les frontières
entre les plaines et les montagnes,
entre les continents et les mers,
entre la terre et le ciel.

Je pars.
Je passe aux actes.
Je tranche
entre le rêve et la réalité,
entre hier et demain
entre ici et ailleurs.

Je pars.
Je quitte mes horizons,
mes petites boîtes d'habitudes,
mes petits ronds de ronrons,
mes petites bulles de connivences,
mes langages à moi
qui ne parlent que mes mots
et que je suis le seul à comprendre.

Je pars.
J'ose.
J'ose l'autre côté des choses,
l'autre versant de ma réalité,
la peau à l'intérieur
et le dedans dehors,
mes ossements en plein vent,
mon cœur tout nu,
funambule
entre ciel et terre.

Je pars,
et là
soudain
je pars

Je ne fais plus que partir,
partir,
partir.

Je cours le risque.
Je marche le provisoire.
J'entre dans l'absence.
Je parle sur l'inconnu.

Je suis partant.
Je suis un partant.
Tout moi
jusqu'à la goutte de mon sang
et ma tripe intérieure
et mon rire et ma peur
et ma montre
et ma serviette éponge.
Je ne suis plus qu'un partant.

Un Partant
qui se soulève comme une vague,
mais une vague absolue,
une musique de battement de cœur,
un orchestre de veines et de sang,
une chorale de regards,
une cantate de fronts et de mains.

Je suis un Partant.
Je suis un regard plus rapide que le son,
un regard plus vite que la lumière,
un regard plus vite que les fusées de lune,
de satellites et d'espaces.

Je suis un regard.
J'arrache les ombres et le dernier calcul.
Je déchire la nuit au passage.
Je découpe au couteau
le dernier caillou de l'indifférence.
Je soulève les montagnes

et je dis à l'arbre :
« Va te planter dans la mer »
et il y va.
Je dis : « lève toi et marche »
et il se lève
et il part,
il part,
il est partant.

Je dis toi,
toi,
et tu es visage.

Terre plus que terre,
continent mieux que continent,
île au delà des îles
archipel retrouvé,
plage découverte,
Tu es visage.

Je suis partant de ce visage.
Je suis passant de ce visage
et passager de ce paysage.

Je suis partant de ce visage
entre rides et chemins,
entre front et plaines,
entre lèvres et mer,
entre nez et rochers.
Je suis partant de ce visage
entre regard et rivières.

J'avais déjà voyagé en train et en avion,
mais jamais je n'avais voyagé en regard.

J'étais regardé
et cela me regarde.

J'ai été arraché par un regard
comme le toit à la maison,
l'arbre à ses racines
et le sable dans le vent.

Mais quelle citadelle
commande à ce regard ?
Quel imprenable
s'est établi à sa frontière ?

Regard qui fait de ce visage un prince,
et de ce prince un enfant.

Pourquoi toutes les rivières du monde,
tous les lacs et les puits,
la mer et les ruisseaux
se sont-ils donnés rendez-vous
dans ce regard ?

Pourquoi toutes les étoiles
des millénaires
m'ont-elles regardé à la fenêtre
de ce regard ?

J'étais parti pour la lune,
je suis parti pour l'Autre.

Soudain j'étais un étranger
dans mon pays,
un immigré chez moi.

Les départs m'arrachaient à moi-même,
je cessais d'être ce que j'étais
pour devenir ce que je suis.

Je n'avais plus d'autre terre
que les routes et les chemins,
j'habitais les marches.

J'étais domicilié dans un sac à l'épaule,
je logeais entre deux départs.
J'étais nomade.

Je connaissais le nécessaire.
J'allais à l'essentiel,
le superflu était trop lourd à porter,
trop fatigant et toujours démodé.
Je l'ai jeté.
J'ai remis les choses aux choses,
les morts enterrer les morts,
et les vivants vivre la vie.

Pourquoi les départs sont-ils toujours
au petit jour ?

Je suis parti pour un visage,
et ils étaient cent et mille
millions de paysages,
de villages et de villes.

J'étais parti pour un visage,
et ils étaient mille et cent
de chair, de souffle et de sang.

Soudain
tous ces visages n'en étaient plus qu'un.
Cent mille visages pour un seul corps,
et il en descendait cent mille encore.

Un seul visage
qui n'était plus que le visage,
visage du visage.

Il ne comptait plus la couleur de ses yeux,
la ligne des cheveux,
la fatigue de ses âges,
il n'était plus que visage

Visage à l'état pur
sans ses masques et sans ses airs,
il était là exposé, livré,
vitrine nue,
visage désigné, fouillé, montré,
matricule inconnu.

Visage
collé à son grillage
comme le sang au mur,
visage éclaté en miettes
à travers les trous du grillage.

Visage crucifié,
passoire du grillage
déchirant les visages à la scie.

Visages en otage
humiliés jusqu'à la boue,
bafoués, griffés, giflés aux joues,
coincés par les menottes du chômage,
criblés de publicités,
ciblés sous les matraques de la consommation,
sous les revolvers des études de marchés,
sous les mitraillettes de la peur,
les fusils à lunettes des culpabilités,
drogués de grenades plein la tête,
de la grenaille plein le cerveau,
colis piégés comme une bête,
visages en troupeaux comme les veaux.

Alors une voix est tombée comme un couteau,
une voix pointue de poignard de Tolède,
une voix d'éclair de Justice,
une voix de feu des hauts fourneaux de fer,
non pas une voix tombée du ciel,
mais une voix de pleine terre,
de goudron et de pavés.

une voix rompue comme un pain de ménage,
une voix brisée de détresse,
une voix fêlée comme un argile,
une voix qui chuchotait,
visage à mon visage :

J'étais au chômage et vous avez répété
que c'était de ma faute.
J'étais arabe et vous m'avez méprisé.
J'étais divorcé et vous m'avez jeté dehors.
J'avais un cancer et vous m'avez exclu.
J'avais faim et vous avez fait une réunion.
J'étais drogué et vous avez appelé la police.
J'ai dû me faire avorter
et vous m'avez accusée de plaisir.
J'étais prisonnier
et vous avez privatisé la prison
pour en tirer des profits.
J'étais sous contraception
et votre église a exigé
de décider à ma place.

Il y eut un silence.

C'était donc là le chemin des départs
pour l'invisible ?
Le seul départ était donc chez les pauvres ?

La nuit sur les épaules,
le vent de plein fouet,
l'événement plein la tête,
la fatigue jusqu'à terre,
mais le feu au cœur

Je suis parti.

Jean Debruyne

Ce texte a été composé pour le train des jeunes
Pâques 1987.

S'ouvrir au Mystère de Dieu

Quand je prie aujourd'hui...

Claude Renaud *

Prier, c'est se rencontrer avec le Mystère de Dieu et s'ouvrir à ce mystère. Dieu est Mystère... La fréquentation de l'Islam n'a fait que conforter cette conviction qui me venait de ma propre foi.

Tous, croyants, incroyants nous sommes invités en permanence à entrer dans ce mystère, à le déchiffrer... Pour les uns, ce sont certaines facettes de ce Mystère qui s'éclairent ; pour d'autres, ce seront peut-être d'autres facettes. Aucune personne, aucune religion ne peut prétendre connaître Dieu, comme si on pouvait « faire le tour » de Dieu, comme si on pouvait se saisir du Mystère.

Il faut être très pauvre devant le Mystère, et très accueillants à ce que d'autres découvrent. La vérité de Dieu, personne ne la possède, nous cherchons à y entrer avec la lumière de notre foi, et aussi avec la lumière que nous apportent les autres.

* En Algérie depuis de très nombreuses années, Claude était invité à dire à des jeunes, lors de l'une des semaines de Pontigny (été 86) ce qu'est pour lui la prière. Ce texte garde son caractère de transmission orale.

Ce Dieu dont je m'approche

Dieu est pour moi le grand témoin, le seul vrai témoin de mon existence, avec qui je ne peux pas tricher ; il est aussi le seul témoin par qui je me sais reconnu pour ce que je suis réellement.

« Dieu est Amour », nous a dit Jean. C'est ma conviction de base, une conviction qui s'est faite à partir de tant de signes dans ma propre vie, comme dans celle des autres. Et pourtant, cette conviction, c'est avec une certaine hésitation, une certaine pudeur que je l'exprime. L'an dernier, comme je venais de débarquer d'Algérie, je suis tombé sur un groupe de jeunes qui, accompagnés de la guitare, chantaient un chant exprimant que « Dieu est Amour ». Cela se passait devant la gare Montparnasse. Débarquant d'un pays d'Islam, ce fut chez moi d'abord une réaction d'étonnement, évidemment. Puis d'admiration, car je me suis dit : « Aurions-nous eu autrefois le courage de nous exprimer ainsi sur la place publique ? ». Peu à peu, en voyant les gens tout autour — quelques-uns s'intégrant au groupe, beaucoup d'autres continuant leur chemin après un court arrêt — je me suis demandé : « Comment ce message peut-il être reçu ? Est-il facile, pour tant de gens, de croire que Dieu est Amour ? ».

Dieu est, pour moi, cet « Autre » dont l'amour est inimaginable, sans commune mesure avec le nôtre. Il est aussi « le plus proche » de nous car, au cœur de nos vies, il nous recrée sans cesse et nous fait constamment renaître à la liberté.

Encore un mot fondamental : « la liberté ». Que savons-nous de ce Dieu d'Amour par Jésus et en Jésus ? Il est venu dans notre histoire, si je peux parler ainsi. Il a ainsi lié son destin à notre propre destin. Il a fait cet acte fou, que seul l'amour pouvait inventer, de nous faire confiance, de tout espérer de nous, de miser sur nous pour réaliser son dessein que nous a dévoilé Jésus Christ : créer une fraternité vraie entre les hommes.

Pour le Créateur de toutes choses, quel pari inimaginable de donner la liberté aux hommes, de leur faire totalement confiance au risque d'être trahi, d'être possédé, d'être utilisé, voire même d'être combattu au nom de la grandeur et de la liberté de l'homme.

Aussi, quand j'entends le muezzin, dans son appel à la prière, crier et répéter : « Allah akbar », « Dieu est très grand, Dieu est le plus grand », sans doute je n'y mets pas le même contenu que les Musulmans, mais je me dis souvent : « C'est vrai, Dieu est grand ! ».

Une certaine manière de se tenir devant Dieu

Prier, c'est s'ouvrir au Mystère de Dieu. Prier, cela évoque aussi dans mon esprit une certaine manière de se tenir devant Dieu. Le poète Péguy a dit cette parole bien connue : « Dieu n'a pas besoin de prosternements d'esclaves, il veut être adoré par des hommes libres ».

Dieu est le Père qui a une tendresse infinie pour tous ; et parce qu'il est le Père parfait, il ne peut y avoir la moindre trace d'égoïsme en lui. Dieu est le Père qui engendre des fils, non pour lui-même, mais pour qu'ils deviennent des frères entre eux.

La prière, je la vis comme une relation de personne à personne, dans laquelle je crois que quelque chose en moi, dans ma vie, va changer. Une relation où il me semble que l'homme reste l'homme et Dieu reste Dieu, quelle que soit par ailleurs la façon mystérieuse dont se conjuguent en nous notre liberté et la liberté de Dieu. Une relation qui dans une grande proximité, assume une non moins grande altérité... Une relation dans laquelle Dieu ne cherche pas à me posséder pour lui-même, à accaparer mon cœur, et où, de mon côté, je ne cherche pas à accaparer Dieu.

Je ne suis pas un « mystique ». Autrefois j'éprouvais une grande soif d'Absolu au sens où par exemple saint Augustin disait : « Tu nous as faits, tournés vers toi (ou pour toi), et mon cœur ne connaîtra pas de repos jusqu'à ce qu'il repose en Toi ». J'essayais de vivre une recherche de communion avec le Seigneur, animé par une certaine nostalgie de connaître un jour « Dieu tel qu'Il est » (saint Jean). Aujourd'hui, c'est la parole de Paul qui me parle : « Dieu tout en tous ». Mon aspiration la plus profonde, c'est la fraternité universelle en Jésus Christ.

La fraternité universelle en Jésus Christ...

Un homme qui a marqué beaucoup notre génération, le père Chenu, disait il y a quelque temps * : « Dieu existe, je ne peux pas savoir qui il est. Moi, j'en parle, parce que le Christ est venu sur terre. Ma foi, c'est que Dieu est entré dans l'Histoire, et c'est là que je puis le trouver. Mais Dieu, Dieu tout court, je ne sais pas qui c'est, je ne l'ai jamais rencontré... ». Je souscrirais volontiers à ces paroles. C'est en Jésus Christ présent à notre histoire, au cœur de notre monde aujourd'hui, que je peux m'approcher de Dieu, lui donner le nom de « Père », recevoir une Parole de lui.

Quand je prie, je ne peux pas faire une démarche qui m'obligerait à m'abstraire de l'humanité, à me séparer d'elle pour ne penser qu'au Dieu tout autre et tout oublier pour lui. C'est avec tous les autres que je me tiens devant le Seigneur, solidaire d'autres hommes qui sont loin, que je ne connais pas, mais dont la situation exige d'être en communion profonde avec eux.

Rendre grâce au Seigneur

Dans l'une des liturgies de l'Eucharistie, une parole me dit beaucoup : « Nous te rendons grâce, Seigneur, car tu nous as choisis pour servir en ta présence ». J'ai pris l'habitude de la modifier un peu : « pour servir nos frères, nos sœurs en ta présence aujourd'hui ». Cette parole est pour moi comme un invitation à la prière.

« Nous te rendons grâce, Seigneur ». C'est aussi une chose qui m'a frappé dans l'Islam : les Musulmans, quand ils prient, ne font qu'adorer, louer le Seigneur. Dans notre liturgie chrétienne, je suis toujours tenté de commencer par le « Gloire à Dieu ». Nous avons trop tendance à nous regarder d'abord nous-mêmes, à nous accuser d'être pécheurs. Ne faut-il pas d'abord nous décentrer de nous-mêmes, pour accueillir le Mystère de Dieu, un mystère tout de gratuité !

* TC. 24 janvier 1985.

Rendre grâce au Seigneur pour ce don extraordinaire de la foi qu'Il nous a fait et nous refait chaque jour. Et pour moi qui suis en pays musulman, c'est avant tout cette chance de connaître le vrai Jésus par l'Évangile. C'est grâce à Lui que je peux dire « Père » au Seigneur, le Père universel.

Dieu, Père de tous les hommes

Je disais tout à l'heure le risque que Dieu avait pris en nous donnant la liberté. Risque d'être possédé, d'être utilisé... à notre service, pour notre cause. En vivant en terre d'Islam, on est amené à prendre conscience d'une attitude totalitaire par rapport à la Vérité, autant de la part de notre Eglise que de la part de l'Islam. Chacun prétend à l'universalisme, chacun a la tentation d'enfermer Dieu dans son propre système religieux, de s'établir dans une sorte de concurrence par rapport à l'autre.

Alors je sens que, dans la prière, ma première intention doit être de redonner à Dieu toute sa liberté, pour qu'il puisse être le Dieu de tous. N'avons-nous pas à être, de quelque façon, des intendants de la « paternité universelle de Dieu » ? C'est si ancré en moi que peu à peu a disparu dans mon langage de prière tout ce qui peut exprimer une propriété, une possession. Des expressions comme « Mon Dieu », « Notre Seigneur »... ça ne sort plus. Ce qui me vient naturellement aujourd'hui c'est « Seigneur et Père de tous »...

Cette prière de louange peut s'exprimer par certains psaumes qui chantent la grandeur de Dieu, ou des passages d'Isaïe, par exemple, qui proclament la grandeur, l'universalisme de Dieu. En les lisant, on a comme l'impression que cela fait éclater nos petits univers et que cela fait battre notre cœur aux dimensions de l'humanité.

Nous te rendons grâce, car tu nous as choisis pour servir nos frères et nos sœurs. Je n'ai pas été choisi par Dieu pour que je vive la foi comme un pri-

vilège, comme une sécurité pour moi-même. Non, choisi pour servir. C'est bien ainsi que Dieu appelle ces grands personnages de l'Ancien Testament. C'est toujours pour une mission vers leurs frères. Je me sens renvoyé aux autres questions suivantes : « Te comportes-tu comme un serviteur à l'égard des autres ? ». « Comment vis-tu la solidarité avec eux ? ».

“ Le passé est mort ”. Dieu ouvre l'avenir

Si j'accepte de me poser ces questions, oui, j'ai bien conscience d'être très pauvre, d'être pécheur, et je vis cela comme une démission dans l'amour des autres, qui était la seule réponse que Dieu attendait de moi. Quand je réfléchis aux conséquences d'actes précis à l'égard des autres, cela me bouleverse toujours, mais c'est rare que je m'y attarde, sinon pour mesurer les conversions que j'ai à faire.

Sur ce point aussi, l'Islam m'a poussé à réfléchir. Un ancien élève, qui s'était drogué pendant quelques années et commençait à réémerger de sa situation, m'a dit un jour : « Vous, vous n'êtes pas de ceux qui, dans votre Eglise, cherchent toujours à culpabiliser les autres ». Le vrai croyant musulman ne ressasse pas son état de pécheur devant Dieu, il est tourné vers sa grandeur, sa générosité. « Ce qui est passé est mort », dit le proverbe arabe.

N'est-ce pas ainsi que Jésus nous décrit le Père du fils prodigue ? Aucune question, aucun reproche, seulement un nouvel avenir qui s'ouvre ; le fils a de nouveau toutes ses chances.

Quelle que soit la conscience que j'aie de mon infidélité, je suis allergique à tous ces : « Seigneur, prends pitié ». Je trouve que cela fait trop « Ancien Testament ». Je me tourne résolument vers l'avenir, et je crois que la seule demande que je fais à Dieu, c'est de mieux percevoir ce qu'il attend de moi.

Prière de demande ?

Je disais : « la seule demande ». Sincèrement, je ne crois pas que je fasse d'autre demande pour moi-même. Ce n'est pas tellement parce que Jésus nous a dit : « Votre Père du ciel sait bien ce qu'il vous faut ». C'est beaucoup plus l'aboutissement d'une longue réflexion à partir de la rencontre des incroyants. Là, je dois quelques explications. De tout temps, j'ai été très sensibilisé à l'incroyance et interrogé dans ma foi par les incroyants que j'ai pu rencontrer : S.T.O. en Allemagne, vie d'étudiant scientifique, séminaire où nous étions beaucoup plus branchés sur l'incroyance que sur les autres religions. Ce n'est que beaucoup plus tard que l'Islam a commencé à me poser des questions.

Comme tous à la MDF, combien de fois j'ai été interrogé par la qualité de vie de certains incroyants. Je sentais que ma vie était bien pâle à côté de la leur, et je me disais : comment peuvent-ils cheminer ainsi avec la seule lumière de leur conscience, avec une force qu'ils trouvent en eux-mêmes, et sans le secours de la prière ? Alors, pourquoi moi, parce que je suis croyant, je devrais tout demander à Dieu : la force, le courage, son Esprit pour pouvoir avancer dans l'existence ? Est-ce que je devrais rester accroché « aux basques de Dieu » pour avancer ?

Je crois que si Dieu est juste, et je le crois, il met au cœur de toute personne le même « principe d'espérance », la même capacité d'aimer. Je crois que son Esprit est dans le cœur de tous. Il dépend de moi que je libère tous ces dons que Dieu nous a donnés et qu'il continue à nous donner en permanence. Aussi, ma prière au Seigneur n'est pas tellement : « Seigneur, donne-moi le courage, donne-moi l'espérance, donne-moi ton Esprit », mais une prière dans laquelle je prends le Seigneur à témoin : « Seigneur, toi qui sondes les reins et les cœurs, je te prends à témoin de mon désir, de ma volonté de m'ouvrir davantage aux autres, de libérer tous ces dons que tu m'as donnés ». Ce chemin, que j'ai pris depuis longtemps et que je ne veux pas absolutiser, m'a aidé à être plus présent aux incroyants et à tous, dans la prière.

Prier pour les autres, prier avec les autres

Que veut dire pour moi : « prier pour les autres » ? C'est une expression que j'ai du mal à employer, car en général ce ne sont pas des demandes concrètes que je fais pour eux.

Il y a un dogme, un article de foi que pendant longtemps j'énumérais comme beaucoup d'autres en récitant le Credo, mais en me demandant pourquoi il était là, c'est la communion des saints. Aujourd'hui j'y crois dur comme fer, ça me parle beaucoup. Cette communion des saints évoque pour moi tout ce peuple d'hommes, de femmes qui ont été solidaires de leurs frères et sœurs de la terre, qui ont été créateurs de vraie fraternité. Un peuple immense de croyants. Mais aussi d'incroyants dont la vie a été comme un chant de louange à la gloire de Dieu. Un peuple en qui Dieu doit se reconnaître, car ils ont travaillé à faire exister son Royaume sur terre.

Cette communion des saints, c'est un mystère. Personne ne sait exactement comment ça se passe. Pourtant certains, comme Thérèse de Lisieux, l'ont pressenti. Elle qui avait vécu si solidaire de ses proches comme de gens lointains qu'elle ne connaissait pas, elle aspirait de toutes ses forces à ce moment où elle pourrait vivre à plein une solidarité agissante avec tous les vivants de la terre et contribuer à les aider. Sans doute, est-ce elle qui m'a fait croire à cette communion des saints ?

En tous cas, j'aime à croire qu'entrer en prière en présence de Dieu, uni à tous ceux dont on se sent solidaires, c'est comme se « basculer » avec eux tous dans cette communion des saints. C'est comme s'intégrer à cet immense peuple de femmes, d'hommes qui ont su, avant nous, aimer. Alors pour moi, c'est un acte de foi : il va se passer quelque chose pour tous ceux que j'évoque.

Prier avec les autres dont on se sent solidaire, c'est à certains jours comme un cri vers Dieu, si j'ai pris assez en compte les difficultés, les souffrances de tel ou tel qui m'est proche, et aussi la situation tragique de tant d'hommes et de tant de peuples dans le monde. Cela, je peux le dire, je le vis particulièrement fort.

Autrefois, au séminaire de Lisieux, j'ai fait partie d'une équipe d'informations qui, chaque matin, épluchait les journaux afin de rendre plus présent à tous ce qui se passait dans le monde. Depuis, c'est resté toujours une dimension importante de ma vie, et j'en rends grâce au Seigneur car ça contribue tellement à voir large, à faire éclater nos petits univers. Sans doute est-ce ces jours-là que certains Psaumes, qui sont un cri des pauvres vers Dieu, peuvent encore exprimer aujourd'hui ma prière.

Prier Dieu, c'est aussi l'interroger, le prendre à témoin, comme le faisaient ces pauvres de l'Ancien Testament. Sans doute, nos interrogations ne sont pas toujours les mêmes que celles de l'Ancien Testament, car, depuis, Jésus Christ est venu. Mais quelle que soit la lumière qu'il projette sur toutes choses, nous restons souvent en plein mystère. Nous croyons que « Dieu est Amour », « qu'il est juste », parce que nous avons confiance en Jésus qui nous le révèle. Mais quand notre vie est assez ouverte à la souffrance des hommes, à leurs désespoirs, quand nous voyons toutes ces forces du mal s'abattre sur certains peuples, comment notre prière ne serait-elle pas une interrogation pressante au Seigneur ?

On a souvent parlé de critères d'une prière authentique. Si je me risquais à dire quel pourrait être l'un des critères, peut-être dirais-je : « Quelle est notre capacité à interroger le Seigneur ? ». Une interrogation pressante qui jaillit à la fois de notre passion pour nos frères et de notre confiance en Dieu.

Une contemplation dans la vie quotidienne

Pour terminer, je voudrais aborder une manière de prier qui m'est fondamentale. Peut-être vais-je du reste étonner en employant le mot « contemplation », car ce mot ne doit guère correspondre à ce que j'ai exprimé jusqu'ici. Je veux parler d'abord d'une forme de contemplation que j'ai toujours cru lire

dans la vie de Jésus. De tout temps, j'ai été frappé dans l'Évangile par la manière dont Jésus rejoint, dans leur cheminement, ceux qu'il rencontre. Jésus contemple la vie des gens. Il devait être extraordinaire, ce regard de Jésus !. Et c'est de cette contemplation que jaillissent de sa bouche des paroles telles que celles-ci : « Je n'ai jamais vu une telle foi en Israël », ou bien : « Père, je te rends grâce de ce que tu as caché ce mystère aux sages et aux puissants et que tu l'as révélé aux petits ». Cette prière qui peut jaillir à tout instant de la vie, si on est assez attentifs aux autres, elle me parle beaucoup.

La longue aventure avec le peuple algérien, je l'appellerais volontiers : « vivre l'espérance au quotidien ». Quand on essaie de vivre dans cette perspective, si on est attentif à tous ces petits signes qui nous disent que le Royaume est en train de naître ici ou là, combien d'occasions, au cœur de la vie quotidienne, pour contempler la grandeur des gens et en rendre gloire à Dieu !

Cependant je crois qu'il faut aller encore plus loin. Quand je regarde Jésus dans l'Évangile, je ne crois pas qu'il s'arrête à simplement contempler ce qu'il trouve grand dans la vie des gens. Non seulement il ressaisit, dans l'instant présent, toute leur marche passée, mais cet instant présent, il le voit comme porteur d'un avenir. Je crois que Jésus contemple les gens dans ce qu'ils peuvent devenir, dans un avenir que l'amour de Dieu tient toujours ouvert devant eux.

On emploie souvent les expressions : « l'homme dépasse l'homme », « l'homme est plus grand que lui-même ». Ressaisir les autres dans la lumière et la présence transformante de Dieu, avec toutes leurs capacités à s'ouvrir, à devenir plus libres, leurs capacités d'aimer, de devenir des créateurs, et en particulier de créer la fraternité : pour moi, cette contemplation dans la vie est essentielle ; elle me parle terriblement. Il m'arrive de temps en temps de prendre les listes de mes élèves, de les resituer chacun devant leur avenir. Sans doute, c'est d'abord pour moi l'occasion de constater mes défaillances : j'ai parfois abandonné à leur sort tel ou telle dont la situation m'apparaissait désespérée. Les ressaisir dans l'espérance, parce que le Seigneur est là, prêt à ouvrir une porte sur l'avenir. Les jours où je suis capable de cette contemplation, je crois qu'alors la passion qui m'anime pour ces frères et pour ces sœurs, et la passion qui peut m'animer pour le Dieu d'amour, ne font plus qu'une seule et même passion, chacune étant vivifiée par l'autre. Là se ressourcent ma confiance en l'homme, base de ma

solidarité. Je crois que, lorsqu'on arrive à voir les autres dans cette lumière, on devient capable de vivre à son tour cette confiance infinie que le Seigneur a pour chacun.

Le rendez-vous du Jardin des Oliviers

Evidemment, souvent, trop souvent, à cause de nos défaillances, de notre infidélité à aimer, à cause aussi des déceptions que les autres nous procurent, à cause de toutes ces situations individuelles ou collectives qui nous apparaissent comme investies par le mal, il arrive que nous nous sentions comme enfermés dans ce que j'appellerai « le cercle de l'impossible ». Je crois que le Seigneur nous appelle alors au rendez-vous du « Jardin des Oliviers ». C'est le rendez-vous qu'il faut essayer de ne pas manquer. On passe souvent à côté, parce qu'il est difficile à vivre. C'est le vrai rendez-vous de « l'acte de foi ».

Jésus au Jardin des Oliviers. Pour moi, c'est un sommet de l'Évangile et c'est peut-être là que nous avons une clé importante pour entrer dans le mystère de Jésus Christ. Nous n'en savons pas grand chose : quelques paroles de Jésus, quelques commentaires livrés par les Évangélistes. Il y a beaucoup de lectures possibles de ce moment de la vie de Jésus. Une m'est plus familière ; je vous la livre.

Dans le débat intérieur qu'il vit, il est sûr, comme le dit l'Évangile, que Jésus doit connaître l'angoisse à l'approche de l'événement qu'il pressent depuis longtemps comme inéluctable. De même qu'il doit éprouver le sentiment de déréliction profonde que connaît tout homme quand il n'est pas reconnu par ses semblables dans ses intentions les plus authentiques, dans ce qui a été le cœur de son existence, et qu'il se sent rejeté par beaucoup, voire même abandonné par ceux qu'il a le plus aimés. Ne serait-ce pas aussi le doute qui entre en lui ? C'est-à-dire la pensée que Dieu puisse s'être trompé en faisant confiance aux hommes pour créer la fraternité, la pensée que le grand pari de Dieu puisse

être perdu. Quand je relis ce passage de l'Évangile, j'y vois comme deux mots adressés au Père : « Mission impossible ». Puis, dans l'acte de foi le plus grand que puisse faire un homme, Jésus retrouve en lui-même la force d'aller jusqu'au bout de l'amour. « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ». « L'amour est plus fort que tout ».

Comme Jésus au Jardin des Oliviers, il nous arrive de douter que Dieu ait eu raison de nous faire confiance et de faire confiance aux hommes, de compter sur eux, de tout espérer d'eux. Ces jours-là, si toutefois j'en ai le courage, la prière, et en particulier l'Eucharistie, sont pour moi le lieu du plus grand acte de foi au Dieu présent aujourd'hui, en Dieu qui peut rouvrir l'avenir, en nous faisant passer de la mort à la vie avec tous ceux que nous aimons. C'est aussi le lieu d'une invitation renouvelée à donner un peu plus de notre vie aux autres.

Je voudrais en terminant vous dire une des convictions les plus enracinées en moi. Quand le père Marty, archevêque de Paris, fit ses adieux à Notre-Dame, il a dit cette parole : « Je rends grâce au Seigneur, au soir de ma vie, de ce qu'il m'a fait découvrir le cœur de l'homme. Je ne soupçonnais pas que ce cœur fût si grand ». Je le crois aussi, profondément. Il faut avoir confiance en l'homme, son cœur est si grand. Cette parole m'avait tellement frappé que j'en parlais un jour à un copain. Il me dit simplement qu'il trouvait cela « bien naïf ». Je sais bien qu'il ne faut pas partir dans le rêve, rester réaliste. Mais Jésus ne nous a-t-il pas invités à redevenir toujours comme ces petits enfants qui regardent toutes choses sans préjugés, avec un regard neuf ? Dans notre vie, ne faut-il pas retrouver sans cesse un peu de cette « naïveté » ? En tous cas, personnellement, je n'ai pas trouvé d'autre chemin pour essayer de ne pas être trop « un ancien combattant ».

Un Temple, à quel prix ?

Collectif P.O. Centre Est

On peut situer l'importance d'un monument de différentes façons : soit en observant le produit fini, ses qualités esthétiques, symboliques et même économiques, quand on sait l'importance de beaucoup d'entre eux pour le tourisme. On peut aussi plonger dans son passé, voir ses liens avec l'histoire d'un pays, et même aller plus loin, en se souvenant que tout édifice a d'abord été un chantier. C'est ce que nous avons cherché à faire pour le Temple de Jérusalem.

Les lignes qui suivent sont le fruit du travail de plusieurs équipes prêtres-ouvriers et Mission de France des deux Savoies, Ain, Isère, sur ce thème. La méthode reste artisanale et le produit fini un peu composite, mais, telles qu'elles, ces lignes peuvent aider à comprendre comment notre vécu renouvelle notre façon de lire la Bible.

Le point de départ est double : d'une part une étude sur le Temple comme « Institution d'Israël », qui a fourni, entre autres, des matériaux : une liste de textes et un historique, ainsi qu'une analyse de passages-clés, comme la prophétie de Nathan (2 Samuel 7), et d'autre part un travail sur Jésus et le pouvoir. Le Temple y apparaissait comme un lieu d'affrontements entre Jésus et le pouvoir en place, avec la présence de la foule qui, pendant un temps, fait pencher le rapport de forces en sa faveur : ce qui nous a incité à porter un regard nouveau sur le Temple dans l'histoire d'Israël.

✱

Pour beaucoup d'entre nous, sinon la totalité, le Temple était vu au départ comme une institution religieuse allant de soi et où se passaient des événements religieux. C'est la vocation d'Isaïe, au chapitre 6, où le prophète voit le Temple emplir de la Gloire de Dieu. Ezéchiel, lui aussi, depuis son exil, a une vision de la Gloire du Dieu d'Israël présente au Temple (Ez. 8, 4 et tout le chapitre) : c'est pour

y dénoncer l'idolâtrie qui règne en ces lieux, vision insoutenable pour ce prêtre de Yahweh. Jérémie, par contre, au chapitre 7, dénonce ceux qui mettent leur confiance dans le Temple sans se soucier d'accorder leur vie aux clauses de l'Alliance. Il parle même de destruction possible de l'édifice. On retrouve là beaucoup de traits du comportement de Jésus : Il prend le Temple très au sérieux, y monte régulièrement. Il en dénonce l'utilisation impie par les marchands et les changeurs. Et, comme Jérémie, il est également capable de parler de sa destruction. Bref, un lieu à la fois important et controversé, mais toujours sur le mode religieux.

Par contre, la perception du Temple comme lieu d'affrontements politiques, comme nous l'avons dit plus haut, fait appel à un autre registre. Sans oublier l'importance économique, comme place financière (le change) et comme employeur (sans doute la plus grosse « entreprise » de Jérusalem au temps de Jésus).

C'est donc avec de nouveaux angles de vue que nous avons repris l'étude des textes bibliques sur le Temple.

**

La prophétie de Nathan (en commençant par le commencement, en 2 Samuel 7) reste encore dans le domaine religieux. Mais, cette fois, avant même le début des travaux, la Bible place dans la bouche même de Yahweh les plus sérieuses réserves à la construction du Temple. Il est clair que ce texte a été mis par écrit plus tard que le contexte historique où il est situé. La solennité du procédé devait donc, vraisemblablement, faire écho à de graves débats au sein du peuple.

En avançant, nous nous rendons compte qu'il ne s'agissait pas uniquement de débats théoriques. Prenons I Chroniques 22, 3-18 : on y voit David entamer de grands préparatifs pour la construction du Temple. Il stocke des matériaux en grandes quantités, constitue des réserves financières (versets 3 à 5, 14-15), S'il ne commence pas lui-même les travaux, c'est bien toujours sur l'ordre de Yahweh, mais les arguments employés par celui-ci ne sont plus ceux de la prophétie de Nathan. Ils sont plus proches de la réalité du moment, encore que très recevables : David a trop de sang sur les mains, on ne peut être à la fois guerrier et bâtisseur de la Maison de Dieu. En langage moderne nous dirions que les conditions politico-économiques de la construction du Temple n'étaient pas encore réunies.

Le verset 2, toujours dans le même chapitre, fait aussi apparaître, comme à la sauvette, une décision importante : David rassemble les étrangers en résidence en Israël pour les mettre à ses chantiers. Bizarre : Israël aurait-il oublié les grands travaux d'Égypte ? Et aussi les recommandations de Yahweh pendant l'Exode ? : « Tu ne molesteras pas l'étranger ni ne l'opprimeras, car vous avez été vous-mêmes étrangers dans le pays d'Égypte » (Exode 22, 20). D'ailleurs David n'en est pas à son premier essai en la matière : Témoin, toujours au premier livre des Chroniques au chapitre 20, on trouve, mêlé à des grands développements sur les prouesses militaires du Roi, un verset, là encore glissé comme à la sauvette : « Quant à la population (de la ville prise), il la fit sortir, la mit à manier la scie, les pics de fer ou les haches. Ainsi agit-il pour toutes les villes des Ammonites... » (v. 3). Salomon reprendra d'ailleurs avec méthode cette politique de main d'œuvre étrangère : « Tout ce qui restait des Amorites, des Hittites, des Perizzites, des Hivites et des Jébuséens, qui n'étaient pas des Israélites, leurs descendants restés après eux dans le pays, ceux que les Israélites n'avaient pas pu vouer à l'anathème, Salomon les leva comme hommes de corvée servile : ils le sont encore » (1 Rois 9, 20-21). « Salomon fit le compte de tous les étrangers en résidence en terre d'Israël, d'après le recensement qu'en avait fait David son père, et on en trouva 153.600. Il en affecta 70.000 aux transports, 80.000 aux carrières de la montagne, 3.600 à la direction du travail de ces gens » (2 Chron. 2, 16-«7).

Il semble bien qu'on assiste là, en quelques années ou quelques décades, à un tournant de la politique intérieure d'Israël, au nom d'un grand projet à la gloire de Dieu. Et l'on comprend sans peine que ceux qui gardaient vivant le souvenir de la libération d'Égypte et de la longue marche au désert aient pu émettre les plus grandes réserves à ce projet de construction d'un Temple.

D'autant plus que Salomon n'allait pas s'arrêter en si bon chemin : Il rétablira la corvée pour tout Israël. (Voir 1 Rois 5 27-32).

Corvées : le mot a retenu notre attention. Disons même qu'il a servi de déclic pour une partie de ce travail. En effet, à notre connaissance, il avait disparu du vocabulaire d'Israël depuis le temps de l'oppression en Égypte. Même si le rythme de travail paraît relativement supportable (un mois au Liban et deux mois à la maison), le fait est là : une pratique honnie du peuple, et dont il s'était libéré en quittant une terre étrangère, est rétablie sur la Terre Promise. Et pour quoi faire ?

Pour bâtir le Temple de Yahweh, le Dieu libérateur. Cela pose tout de même un problème.

Mais peut-être est-ce nous qui voyons ça, avec nos yeux d'occidentaux modernes. Voyons donc la suite de l'histoire. 1 R 9,22 semble contredire notre analyse : « Mais il (Salomon) n'imposa pas la corvée servile aux Israélites, plutôt ceux-ci servaient comme soldats : ils étaient ses gardes, ses officiers et ses écuyers, les officier de sa charrerie et de sa cavalerie ». Outre que cette division du travail pose tout de même un problème, la note *b* de la Bible de Jérusalem, correspondant à ce verset, dit : « Cette indication de l'auteur ne s'accorde pas avec les données anciennes qu'il utilise à 5, 27 ; 11, 28 et qu'il faut préférer ». Nous avons vu 5, 27 plus haut. 11, 28 parle de « la corvée de la maison de Joseph ».

Mais c'est surtout la suite du texte biblique qui nous donnera la réponse. Il s'agit de 1 R. 12.

Salomon est mort. Son successeur légitime, son fils Roboam, se présente devant tout le peuple rassemblé à Sichem pour la cérémonie d'intronisation royale. Or voici que le scénario se met à « cafouiller ». Le peuple s'avise de poser des questions. Voir le verset 4. : « Ton père a rendu pénible notre joug, allège maintenant le dur servage de ton père, la lourdeur du joug qu'il nous imposa, et nous te servirons ». Reprenons les mots utilisés : « dur servage, lourdeur du joug ». On ne parle certes pas de « corvée ». Le roi, dans sa réponse, négative, rappelons-le, n'emploie plus le mot, il continue de parler de joug, de charge (v. 10), de joug pesant, de châtiment avec des lanières et des pointes de fer. Mais, même si la révolte qui s'en est suivie était motivée sans doute par un ensemble plus large que la corvée (le fouet évoque peut-être des pratiques répressives), il est vraisemblable que celle-ci a pesé lourd dans la décision prise par les tribus du Nord. Un événement bref, mais significatif, le confirme : pour reprendre en mains les tribus qui ont fait sécession, Roboam (qui décidément n'en est pas à une provocation près) envoie qui ? Adoram lui-même, l'ancien chef de corvée pendant la construction du Temple. (1 R 5, 28). Celui-ci se fait lapider, et la colère soulevée est telle que Roboam doit monter sur son char et s'enfuir à Jérusalem. (1 R 12, 18).

*

Encore une fois, la révolte des tribus du Nord n'est sans doute pas uniquement due à la corvée, et cette corvée a servi à bâtir d'autres édifices que le Tem-

ple (palais et fortifications) voir 1 R 9, 15-20 (1). Mais la corvée et le Temple sont bel et bien au centre de cette crise qui a pesé si lourd dans l'histoire d'Israël. Ironie dramatique, la construction d'un édifice qui devait servir à sceller l'unité du peuple s'est transformée en une source de discorde, qui, ajoutée sans doute à d'autres, a provoqué la rupture pour des siècles entre le Nord et le Sud. Cela laisse des traces dans la mémoire et l'inconscient d'un peuple. Et l'on comprend que les avis puissent être si partagés sur le Temple.

Ceci dit, ces quelques lignes n'épuisent pas le sujet. Le Temple est resté au cœur de l'histoire d'Israël. Religieux ou politiques, prêtres ou prophètes, inconditionnels ou critiques, ont « fait avec ». Nous ne disons pas non plus que ce travail a enlevé pour nous valeur et saveur à des textes « religieux » comme celui de la prophétie de Nathan. Bien au contraire. Plusieurs d'entre nous l'ont d'ailleurs repris dans des célébrations. Il est clair aussi que nos méthodes demanderaient à s'affiner.

Par contre, ce bref travail illustre ce qui a changé pour nous dans notre façon de lire la Bible : sensibilité, avec peut-être des risques d'anachronismes, à ce qui fait la vie d'un peuple, avec une grille de lecture qui privilégie les codes économiques et politiques. Disons en terminant que ce type d'approche a redonné à plus d'un parmi nous le goût de la lecture biblique. Le texte en devient plus familier. Familiarité qui peut nourrir à son tour un travail comme celui-là.

(1) Il est vraisemblable que le souvenir des corvées n'était pas vécu de la même façon par les gens du Sud, proches de Jérusalem, et par les tribus du Nord. Les premiers en effet bénéficiaient, directement ou indirectement, du prestige attaché au Temple et de ses retombées économiques.

Croire,
en recherche
scientifique

Philippe Deterre

*Quatre ans après mon ordination,
après plus de dix ans dans le milieu de la recherche scientifique,
c'est l'occasion de dire le chemin qui m'a « fait », mon histoire,
et le chemin que j'essaie de faire, en science et en foi.*

Une histoire

Je suis donc d'une famille rurale, simple, de souche bien chrétienne, champenoise. J'ai six frères et sœurs. Et à onze ans, l'idée saugrenue me prend de désirer devenir prêtre. J'entre au petit séminaire, et c'est là que je continue mes études, qui marchent plutôt bien.

Je fais donc des maths et de la physique plutôt que du littéraire. Et en ce sens, je suis bien le produit de la scolarité française d'après guerre. Mon orientation scolaire sera donc scientifique, non que j'y trouve un goût particulier, mais j'ai été orienté vers ce qui se faisait de mieux. La voie sacrée pour les études, c'était la filière maths, le Bac C, puis la préparation aux Grandes Ecoles, une école d'ingénieurs : c'est ce que j'ai fait. Je n'avais pas réellement une vocation d'ingénieur, mais je m'y retrouve donc sans avoir vraiment choisi, « produit » par cette scolarité française toute construite autour du primat de la science mathématique et physique. J'ai par contre beaucoup plus de mal avec les langues vivantes, étrangères, qui me seraient pourtant très utiles dans le travail que je fais actuellement.

Je suis entré au petit séminaire au début du Concile Vatican II, et pour une bonne part les étapes de mon histoire de chrétien sont celles de l'Eglise conciliaire et post-conciliaire. La foi chrétienne de ma famille est une foi heureuse. Elle n'est pas bridée comme parfois, dans certaine éducation bourgeoise. La foi chrétienne de mes origines est une foi englobante, c'est une pratique régulière et sans questions, rythme des jours, des semaines et des saisons. C'est une morale d'engagement et de travail ; une morale de partage égalitaire où il n'est pas question de lutte d'une classe contre une autre ; les seules luttes sont les combats contre les conditions naturelles parfois hostiles, la lutte contre l'égoïsme en chacun, la lutte pour construire demain, la lutte de mes parents pour un monde plus beau où leurs enfants ne connaîtront pas les privations qu'ils ont eux-mêmes connues.

Le temps de la critique

Avec l'adolescence bien sûr, certaines brèches apparaissent dans cet édifice heureux. Vient le temps de la critique. Avec le Concile, l'Esprit ouvre l'Eglise. De nouvelles formes liturgiques apparaissent ; je fais partie de ceux qui s'engouffrent dans cette possibilité ouverte d'une liturgie

renouvelée, J'ai seize ans en Mai 68. Je vis ce moment comme un irréversible, comme une immense revendication de maîtrise sur sa vie, mais aussi comme la prise de conscience de la puissance énorme des systèmes idéologiques qui nous ensèment. Avec une certaine jeunesse étudiante chrétienne, j'apprends l'importance du politique, de l'analyse, des forces sociales et, en particulier la force de l'analyse marxiste. Je découvre aussi les idéologies et les cultures que véhicule le discours de foi, les idéologies et les cultures que véhicule l'attitude de l'Eglise, et je découvre ce que l'Eglise rejette. L'englobant originaire s'effrite, la critique installe ses feux, et tout y passera. C'est la critique globale de la société de l'Eglise, mais cette critique taraude aussi dans mes convictions personnelles.

La critique de la foi chrétienne, la critique qu'est la foi

Après le Bac je sors du petit séminaire pour aller en classe préparatoire. Je découvre alors, plus nettement ce qu'est l'incroyance, et je découvre surtout qu'une incroyance cohérente et humaine est possible. Il y a d'autres manières de se tenir debout que la manière chrétienne. L'englobant chrétien est critiqué, relativisé, particularisé. Il n'est qu'une voie parmi d'autres, une voie dont on a d'ailleurs d'autant plus tendance à s'éloigner qu'elle s'est voulue pendant longtemps la seule voie, une voie totalitaire. La foi est bien battue en brèche, critiquée ; mais le travail sur la foi que je continue de faire alors, le travail théologique, fait apparaître une critique encore plus fondamentale. Il ne s'agit plus d'une critique qui se lève face à la foi et ses réalisations historiques, mais d'une critique qui jaillit de l'intérieur même de la foi. Les lectures exégétiques qui me nourrissent alors distinguent fortement le noyau évangélique du Nouveau Testament de sa gangue mythique. Je pense ici à l'école de Bultmann. On distingue et on oppose foi et religion. L'Evangile devient la critique la plus forte de la pratique des chrétiens. Car qu'est-ce qui a crucifié le Christ, sinon la religion totalitaire des pharisiens et des chefs des prêtres ? Une des pointes de cette théologie qui m'a nourri et qui me nourrit encore est bien exprimée dans le livre de J. Moltmann, « Le Dieu crucifié ».

« La critique — qui est pour nous une chance — adressée à l'Eglise et à la théologie au nom de la sociologie, de la psychanalyse et l'idéologie, ne peut être assumée et rendue radicale que par une théologie critique de la croix. Il y a un critère interne de toute théologie et de toute Eglise qui se prétendent chrétiennes, et ce critère dépasse de beaucoup toute critique extérieure d'ordre politique, idéologique et psychologique. C'est le Crucifié lui-même. Si les Eglises, les théologies et les manières de croire en appellent à Lui — et

elles doivent le faire si elles veulent être chrétiennes — alors elles en appellent à leur juge le plus sévère et à leur libérateur le plus radical du mensonge et de la vanité, de la volonté de puissance et de l'angoisse (...). La crise de l'Eglise dans la société actuelle n'est pas seulement une crise de son adaptation ou de sa transformation en ghetto, mais une crise de son existence propre, comme Eglise du Christ crucifié. Toute critique venant de l'extérieur, qui l'atteint réellement, ne fait que renvoyer à sa crise christologique interne. La question de l'Eglise, si désagréable que cela soit pour les conservateurs et les progressistes, n'est qu'un petit prélude d'une crise interne : car seul le Christ est le critère de ce qu'est une Eglise chrétienne et de ce que n'est pas une Eglise chrétienne ». (J. Moltmann, « Le Dieu crucifié », Cerf-Mame, 1978, p. 8).

On comprendra donc bien que ce temps critique dans mon évolution que j'esquisse ici, n'est pas seulement une période chronologique mais qu'il est un temps constitutif de ce que je suis, de ce que je vis aujourd'hui.

La critique qu'est la science

En même temps que cette force du soupçon critique, je découvre la puissance de la description scientifique de la nature. Dégager d'une multiplicité d'apparences des lois fondamentales et simples, voilà ce que fait très bien la science physique, et c'est cette science que j'apprends avec mes études. Je voudrais juste indiquer ici deux aspects de ce qu'est cette science moderne dans les déplacements qu'elle opère dans la question de la vérité.

A. L'emploi généralisé et obligatoire de l'outil mathématique dans les sciences physiques fait que la science s'éloigne de la représentation imaginaire, du moins pour ce qui est de la description des éléments fondamentaux de la matière. Je pense ici à la mécanique quantique. Avec cette mécanique quantique, qui est une description mathématique très compliquée, connaître, ce n'est plus décrire au plus juste le réel, en donner le reflet, car comment représenter une charge électrique, un neutron ou un neutrino ? La connaissance, tout du moins physique ne devient plus synonyme de description mais de pouvoir-faire, et de savoir-faire. La vérité de la science physique, c'est son caractère opératoire sur les objets qu'elle manipule et non plus seulement son caractère d'adéquation entre ce qu'elle dit et l'objet. Dans cette perspective, il n'y a plus guère de place pour un discours de sens, du moins selon les chemins classiques.

B. Par ailleurs, le développement constant des sciences montre qu'il faut quelques précautions avant de parler de la vérité d'une quelconque théorie. Le travail de la science est de constamment remettre en cause, constamment remettre sur le chantier. Remettre sur le chantier les théories, les modèles déjà élaborés pour expliquer tel ou tel phénomène. Un modèle, une théorie vraie, c'est un modèle et une théorie dont on n'a pas encore démontré qu'elle était fausse. C'est une théorie qui n'a pas encore été « falsifiée » comme dirait Karl Popper. La science, dans sa pointe, est donc un travail critique, elle est par essence critique. Nous y reviendrons tout à l'heure. En tous cas, là encore, il n'y a pas de perspective unique, de synthèse englobante, de vision unifiée du monde, de l'homme et de Dieu. Je vis désormais dans l'éclaté et le divers.

Une mort

Tout ce que je dis là n'est pas, je crois, original à ma propre histoire, et pour moi il est difficile d'y démêler ce qui est dû à mes découvertes d'adolescent, celles qui accompagnent la sortie de l'enfance, et ce qui est dû aux conditions objectives dans lesquelles j'étais alors. En tout cas, cette période de mon histoire est dominée par un événement majeur, un événement personnel, qui dit fortement cette sortie de l'englobant, cette découverte de la critique et aussi cette entrée dans un monde éclaté, divers, sans centre : c'est un événement de mort, la mort de ma mère, il y a quinze ans. Nous vivons cela fortement, mes frères et sœurs, et moi, autour de mon père veuf. Désormais il n'y a plus de foi simple, de socle stable auquel il faudrait revenir ; il y a un chemin qui s'ouvre, marqué de bonheurs qui passent, de blessures qui marquent et de doutes qui inquiètent.

C'est à cette époque aussi que je quitte ma Champagne natale pour venir à Grenoble étudier dans une Ecole d'ingénieurs. Je vis donc à tous les niveaux la sortie d'un pays. De ce pays d'origine, je garde quelques viatiques : d'abord cette puissance critique que j'ai essayé de caractériser ; ensuite j'ai toujours cette idée bizarre de, peut-être un jour, devenir prêtre. Pour avancer dans cette question, la régler si j'ose dire, je participe à ce qu'on appelle des groupes de formation universitaire, les G.F.U.

La critique ne suffit pas pour vivre

Enfin, dernier viatique, il me reste cette expérience forte de la mort de ma mère, et ce n'est que lentement que je comprendrai ce qui s'est passé alors. Le choc et la douleur nous ont

blessés, profondément, définitivement, mais ne nous ont pas écrasés. L'événement a été traversé. J'ai été là le témoin de la force incroyable qui animait mon père, homme de chrétienté, tout entier. Et la critique de la chrétienté, de ses formes idéologiques et totalitaires que je faisais alors, ne me permettait pas de rendre compte de cette force qui l'animait. Le moment critique, même nécessaire ne me suffisait plus. Où trouver ma nourriture, à quelle source de sens m'irriguer, pour comprendre ce qui s'était passé, et pour vivre désormais ?

La foi comme témoignage

A partir de là, s'amorce pour moi une redécouverte de la vigueur de la foi chrétienne. Il ne s'agit plus d'une vigueur d'évidence, d'une évidence qui s'imposerait. Il s'agit seulement de la force et de la faiblesse d'un témoignage proposé, d'une vie offerte à l'exemple et à la suite de celle de Jésus de Nazareth. C'est le temps de la redécouverte de la prière, de l'intériorité, d'une spiritualité nécessaire. J'ai bien sûr été faire un tour à Taizé ; comme beaucoup, j'étais marqué par le rayonnement de ce monastère. Depuis j'ai des attaches solides dans un certain nombre de communautés religieuses contemplatives où je passe régulièrement quelques jours. Pourtant à aucun moment, je crois, il n'y eu de renonciation à une quelconque exigence découverte pendant ma « période critique ». Devant le mouvement charismatique qui naît à ce moment-là — je pense aux années 70-75 —, je suis intéressé mais je reste prudent, et un peu suspicieux, toujours aiguillonné par l'incroyance qui m'entoure et me traverse.

A l'école d'ingénieurs où je suis, et puis au Laboratoire de Physique où je travaillerai ensuite, mes compagnons quotidiens s'étonnent d'ailleurs de la persistance d'un tel sentiment religieux que je ne cherche jamais à clamer sur les toits. Face à cette incroyance parfois indifférente, mon discours ne peut pas être celui de quelqu'un qui veut convaincre ; je n'ai rien à vendre. Je n'ai rien à dire, que le chemin que la parole fait en moi. Je découvre une possibilité de croire au-delà de la critique, et dans le même temps je découvre également une possibilité pour moi d'être prêtre un jour. Cela se concrétise au travers de la rencontre de l'expérience particulière des Prêtres de la Mission de France.

Une théologie d'aujourd'hui, affrontée aux sciences humaines

A quelqu'un qui pense un jour être prêtre, on demande de prendre le temps d'une formation théologique, biblique et philosophique, et on lui donne les moyens de le faire. Après avoir

passé une thèse en physique, je viens donc à Paris pour cette formation, et ceci me donne l'occasion unique de prendre le temps de me préciser le point où j'en suis rendu et les étapes franchies ou encore à franchir.

La théologie qui nourrit ma pensée chrétienne est une théologie de la Parole ! Elle est issue d'un grand développement de l'exégèse et de l'herméneutique protestantes ; cette théologie est critique parce qu'affrontée aux sciences humaines, comme la linguistique, la critique littéraire, et même la psychanalyse. Et en grande partie d'ailleurs, elle est née de cet affrontement. La critique de la psychanalyse atteint la foi chrétienne au plus profond, car elle ébranle la relation même qui est au cœur de l'existence croyante, la relation homme-Dieu, et aussi la relation entre le Christ-Fils et le Dieu-Père. L'effort philosophique et théologique entrepris sous le feu et avec les ressources de cette discipline est pour moi exemplaire. Une proposition chrétienne émerge et se fait jour. Elle est, me semble-t-il, vigoureuse et honnête. Elle situe à la fois la force et la particularité du témoignage chrétien : vivre sa vie comme accueil et production d'une Parole qui assume ses bonheurs et ses douleurs avec au cœur le feu dévorant et la mémoire de la Parole tranchante de l'Évangile.

Un deuxième point que je veux relever dans cette théologie est qu'elle s'appuie sur une anthropologie bien précise. L'homme n'est pas qu'un animal de besoins, mais aussi un être de désir. Quand il communique avec ses semblables, c'est pour transmettre ou recevoir des informations, mais c'est aussi pour le plaisir — si j'ose dire — ou pour le désir ; et cette communication lui est importante au-delà même des informations qu'elle véhicule. Pour devenir humain, le petit d'homme a besoin d'entendre une parole humaine, même s'il n'en comprend pas le contenu. La communication n'est pas que la livraison d'un message, elle est aussi une adresse. L'homme ne vit pas que de pain, mais de relation, et de toute parole qu'elle engendre. Le symbolique aussi fait l'humain.

Dans cette perspective, la vie de l'homme n'est pas qu'une suite plus ou moins heureuse d'événements qui ballotent mon existence ; il y a toujours un processus de mémoire individuelle et collective qui joue et autour duquel l'homme peut unifier son existence. La conception de Dieu sur laquelle s'appuie cette théologie n'est pas d'abord celle du Dieu cosmique et omniprésent, du Dieu artisan ou cause première des mondes, mais le Dieu de l'Alliance, le Dieu pour et avec l'homme, le Dieu qui prend parti, prend histoire, prend chair dans le drame humain.

Un travail en recherche scientifique

A l'occasion de mon séjour parisien pour la formation théologique, j'ai opéré une petite reconversion. De la Physique je suis passé à la Biologie. Il se trouve que la recherche en physique ou en biologie, c'est toujours de la recherche, qu'il y a une certaine continuité ; la question fondamentale n'est plus : qu'est-ce que la matière ? mais : qu'est-ce que la vie ? La première question continue d'être intéressante, même si elle s'enlise un peu, et il lui faut de plus en plus de moyens (des synchrotrons, et des anneaux de plusieurs dizaines de kilomètres de diamètre pour accélérer des particules au CERN). La question « qu'est-ce que la vie ? » est une question de plus en plus passionnante et qui avance diablement aujourd'hui.

Le chercheur et son jeu

Je voudrais passer un moment à la description de ce petit monde qu'est la recherche scientifique, et particulièrement en biologie. Et d'abord insister sur le fait que, pour un chercheur, le moteur, le mobile de la recherche, ce n'est pas d'abord ses applications, ce à quoi cela pourrait servir, ses retombées éventuelles pour le citoyen moyen. Il me semble que le grand moteur de la recherche — du moins la recherche fondamentale dans laquelle je suis — c'est le jeu. Le jeu, c'est d'abord le plaisir de jouer : on assiste parfois à des scènes étonnantes dans les laboratoires de recherche. Voici une anecdote (peut-être un peu) amusante.

Cela se passait à un congrès de physiciens du métal. Un des intervenants s'était exprimé non pas sous la forme d'un exposé, mais avec un petit film vidéo de trois minutes. C'était un film de qualité médiocre, mais il s'agissait d'un événement, car il avait été pris avec un microscope électronique : et l'on voyait des « choses » à l'intérieur du métal, des choses qu'on appelle dislocations qui se déplaçaient rapidement. Et je me souviens de l'étonnement, du silence qui régnait pendant la projection de ce film, silence qui ne devait rien à la qualité du découpage et à la beauté du film, mais simplement au fait que, pour une première fois, ces scientifiques voyaient sur

un film ce qu'ils imaginaient dans leur tête depuis cinquante ans. Un modèle de la déformation des métaux avait été élaboré, imaginé depuis 1930, et s'était affiné depuis. Avec le microscope électronique, non seulement on « voyait les choses » statiquement, mais on avait de plus réussi à en filmer le mouvement, exactement de la manière dont on l'imaginait.

Le jeu, c'est le plaisir de jouer, et c'est aussi une fascination. Si on n'est pas pris par le jeu, on ne joue plus. On ne peut pas jouer à moitié. Et cette fascination du chercheur pour son sujet de recherche est souvent peu objective. Quand je me renseignais sur la meilleure manière d'effectuer une reconversion de la physique à la biologie, un prof de biophysique me disait : « Pour travailler en biologie il faut vous former, c'est évident, mais trouvez-vous aussi une motivation, c'est la seule chose qui soit irrationnelle dans la recherche ». Ainsi motivé, tel chercheur pourra travailler par exemple sur : « les réponses lentes aux neuromédiateurs de certains neurones du ganglion abdominal de l'escargot *Helix Aspersa* » : c'est le titre de la thèse que j'ai soutenue il y a quatre ans (« *Helix Aspersa* », c'est le nom savant de l'escargot « petit gris »). Pourquoi tel sujet intéresse ce chercheur-ci et pas celui-là ? Peu importe, on n'en discute pas : la fascination, la passion est nécessaire, sinon on ne peut plus travailler. Et je connais des cas de gens qui, d'un coup, entrent en crise parce que ce qu'ils font ne les fait plus jouer. Il faut qu'ils fassent autre chose et trouvent un autre sujet.

Ce plaisir, cet intérêt pour son travail, ce n'est pas spécifique de la recherche, heureusement. Pour tout travail, il est souhaitable que le travailleur y trouve un peu de plaisir ou d'intérêt. Ce qui est peut-être remarquable dans la recherche, c'est que ce jeu, c'est presque la seule contrainte. Il y en a d'autres, mais il y en a peu d'autres. La rentabilité ici est secondaire. On ne peut pas faire de recherche parce qu'on doit faire de la recherche.

« Pourquoi une telle frénésie ? Pourquoi s'agiter ainsi ? Faire des expériences, bâtir des théories pour arranger des faits ou les réarranger, cela n'a rien d'inévitable. Par quelle nécessité des hommes mettent-ils tant de passion, prennent-ils tant de plaisir à vouloir éternellement explorer le monde, l'interroger ? A cette question, ceux qui aiment la science répondent : par curiosité, par désir de s'appropriier la nature, d'améliorer le sort de l'homme. Ceux qui n'aiment pas la science disent : par ambition, par volonté de puissance, amour de la gloire ou même cupidité. Mais ce n'est pas tout. Il y a des facteurs plus profonds. Il y a la tentative, la tentation de comprendre un monde qui se dérobe. La révolte contre la solitude. Contre une réalité qui vous échappe, qui vous ignore et sans laquelle il n'y a pas de vie. Une exigence métaphysique de cohérence et d'unité, dans un univers qu'on cherche à posséder mais qu'on ne parvient pas même à saisir. » (François Jacob, « La statue intérieure », p. 305, 1987).

La recherche et sa méthode

Si le plaisir et la curiosité sont les moteurs de l'activité de recherche, il faudrait aussi beaucoup insister sur le fait que ce jeu s'opère au travers de techniques et de médiations parfois très laborieuses. Un exemple : pour une expérience d'électrophysiologie comme celles que j'ai faites sur les neurones d'escargot, il faut passer une demi-journée de dissection, de préparation avant d'être à pied d'œuvre. Et cette préparation ne peut pas attendre le lendemain pour être expérimentée. Il faut une grande journée pour préparer une expérience similaire sur les pigeons ou les lapins, ce qui fait que certaines personnes ne font des expériences que la nuit, après avoir passé tout le jour à préparer leur « matériel ». Et ce sont parfois des années qui sont nécessaires pour préparer une expérience de physique nucléaire. Il en faut de la fascination pour supporter toute cette traversée ! La visite d'un laboratoire de recherche en biologie est souvent décevante. On s'attend à voir des appareils flambants neufs, nickelés, étincelants et l'on a devant soi souvent des ensembles bricolés, rafistolés. Ce n'est pas que ces appareils ne mettent pas en œuvre des techniques de pointe, mais c'est justement pour cela : et une telle technique n'est jamais au point, elle est constamment révisée et améliorée, toujours reprise.

Après la technique, la seconde médiation du travail scientifique c'est l'objet. L'objet sur lequel la science opère n'est jamais un objet « naturel ». En fait, je ne travaillais pas sur l'escargot, mais sur quelques-uns de ses neurones ; le système nerveux de l'animal est complètement disséqué. L'escargot en entier est très loin. Il est trop compliqué... L'objet de la recherche expérimentale, c'est un objet construit. Ou bien c'est une cellule entière, ou bien c'est une « bouillie » cellulaire. Depuis que je suis à Grenoble, je ne travaille plus sur le neurone d'escargot, je travaille sur la rétine. Je cherche à « voir » ce qui nous « fait » voir. Et pour cela, je dissèque des rétines d'œil de bœuf, que je commence par casser, par réduire en bouillie (on dit « homogénéiser »), bouillie dont j'extrais certaines « choses » (cellules ou protéines). L'objet sur lequel je vais travailler, c'est un extrait de morceaux de rétine. Et avec cela j'espère, petit à petit, progressivement, remonter à la rétine entière. L'objet sur lequel je travaille est donc un objet très en recul par rapport à ce que je vise. Ce qui fait qu'il est toujours bon de se poser la question, et en biologie particulièrement, de savoir si ce que l'on observe, ce que l'on mesure, est bien une propriété biologique « naturelle », au sens où elle se retrouve dans la nature, ou si c'est un « artefact » comme on dit, dû justement à la préparation de l'objet.

Une autre anecdote éclairante. Un jour, à un collaborateur « interdisciplinaire », comme on dit, quelqu'un expliquait les avantages et les inconvénients de la microscopie électronique pour la biologie. L'orateur montre une diapositive où l'on pouvait voir des tâches sombres sur fond gris

formant une sorte d'anneau. Cette photo était extraite d'une publication faite par une équipe canadienne qui tirait un certain nombre de conclusions de cette forme en anneau. L'orateur affirme avoir fait la même expérience, avec le même protocole, c'est-à-dire avec la même recette pour préparer l'objet à regarder (extraction, séchage, fixation, coloration, etc.). Il montre le résultat de son travail : une photo qui ressemble fortement à la première. « Je trouve donc la même chose que les Canadiens », dit-il. « La seule différence entre leur protocole et le mien, c'est que moi, au début de la préparation, je n'ai pas mis la protéine ! » Stupéfaction. Ce qui apparaissait sur la photo était simplement le reflet de toute la recette de cuisine. C'était l'« artefact » complet.

Une autre médiation entre le scientifique et son objet, c'est la théorie ou ce que l'on appelle le « modèle » théorique. La théorie, c'est un peu la question que l'on pose et à partir de laquelle on fait une observation, une expérience. En retour, une expérience peut infirmer ou confirmer, falsifier une théorie, un modèle. On entre donc constamment dans un processus de vérification ou de falsification. Comme je l'ai évoqué tout à l'heure. Et ceci est pour moi l'opération purement scientifique. Faire de la science, ce n'est pas seulement imaginer une théorie pour expliquer. Une théorie, ça jaillit tout seul, il suffit d'un peu d'imagination, surtout en biologie. Pour une observation faite, il y a toujours plusieurs théories possibles. Faire de la science, ce n'est pas seulement réaliser une expérience, ce qui est finalement un bon travail de technicien. Ce n'est pas non plus, faire une théorie, ce qui n'est pas difficile. L'opération scientifique, c'est justement l'épreuve de l'un par l'autre. Quelle est la théorie qui va me permettre de rendre compte de ce que j'ai observé, de ce que j'ai mesuré et qui va permettre aussi de prévoir une expérience ultérieure ? Une théorie scientifique, c'est donc une théorie qui d'une certaine manière « donne prise » sur elle-même parce que, par l'expérience, elle risque d'être remise en cause et même abandonnée. D'une certaine manière la science « taille dans le vif » des représentations, de toutes les représentations possibles, pour expliquer telle ou telle observation, et ne garde que des représentations vérifiées par l'expérience. L'opération scientifique, c'est la taille dans l'imaginaire, c'est le tri. En continuant mon analogie, je dirais que c'est le chemin tracé au milieu de multiples possibles.

La société des chercheurs

Le temps du chercheur isolé est terminé. Tout travail maintenant se fait en équipe. Le savant isolé, c'est une bonne image d'Epinal, je pense même qu'il n'a jamais existé. Le scientifique n'existe que dans un collectif avec lequel il inter-agit, auquel il annonce ses découvertes, parle de

ses projets, et surtout dans cet autre collectif social qui lui permet d'obtenir les financements nécessaires pour faire sa recherche ! Le premier milieu de la recherche, c'est donc la société des chercheurs : ce qu'on appelle la « communauté scientifique ». Quelques caractéristiques de cette communauté scientifique. D'abord évidemment une grande communication interne, par le jeu des revues scientifiques, des congrès, des rencontres, des visites, et... du téléphone. Et à la mesure de cette intense communication, il existe une concurrence très forte entre laboratoires. Il y a des cas célèbres, comme celui de Guillemin et Schally qui ont eu le prix Nobel ensemble il y a une dizaine d'années pour la découverte simultanée et indépendante d'une hormone de cerveau. Mais cette concurrence est un phénomène général, générateur d'émulation, mais aussi de certaine stratégie de secret. La concurrence entre deux labos, c'est quelque chose d'efficace : il s'agit d'être le plus rapide pour la publication. Mais cela signifie aussi qu'on fait les travaux que l'on est en train de faire, pour éviter de donner les indications qui pourraient aider le voisin.

Avec la concurrence, il y a aussi dans la communauté scientifique un jeu de prestige, de hiérarchies subtiles entre les laboratoires. Des hiérarchies qui parfois changent. Qui reposent sur la valeur des laboratoires et de leur patron souvent, mais qui parfois donnent des choses assez drôles. Quand une publication sort et qu'elle est signée de Monsieur Untel, elle est tout de suite mieux prise en considération que la même publication scientifique sous le nom d'un obscur. Il y a aussi des phénomènes de mode. En ce moment, travailler sur les oncogènes — ce sont les virus responsables de certains cancers — c'est vraiment à la mode. Si vous voulez avoir plus facilement des financements, annoncez dans vos projets de recherche que vous travaillez sur des oncogènes ! Le génie génétique, la biologie moléculaire, ça c'est aussi à la mode. Cette mode n'est pas illégitime d'ailleurs. Ces domaines sont vraiment en grande effervescence en ce moment.

Il faudrait aussi entrer dans les détails de ce qu'est une publication scientifique. Que produit un laboratoire ? C'est du savoir sous forme de papier. La publication scientifique, c'est un article dans une revue. Et une publication scientifique, ça se veut une description la plus rigoureuse, la plus honnête, du travail qui a été fait et de l'interprétation qu'on veut en montrer, mais ce n'est jamais qu'une description. C'est toujours une démonstration derrière laquelle il y a quelque chose du genre : « Croyez-moi, mon interprétation est certainement la meilleure, et en tout cas, reconnaissez-moi ». Quand on publie un travail, c'est toujours pour une reconnaissance de la part de la communauté scientifique.

Dans la recherche scientifique comme ailleurs, on est toujours d'emblée dans une activité symbolique. Ainsi l'activité de recherche scientifique qui pourrait apparaître comme le lieu social où ne règne que l'objectivité, le savoir pur, grand et neutre, apparaît en fait — et ce n'est pas

une déchéance — comme un lieu de rapports de communication subtils dans lesquels sont pris les chercheurs et dont dépendent leur activité de recherche et la fécondité même de leur travail. La vérité n'est pas dans le ciel de l'objectivité, mais elle est en jeu dans les rapports entre les hommes.

« *Tard, très tard, j'ai découvert la véritable nature de la science, de sa démarche, des hommes qui la produisent. J'ai compris que, contrairement à ce que j'avais pu croire, le cheminement de la science ne consiste pas en une suite de conquêtes inéluctables ; qu'elle ne parcourt pas la voie royale de la raison humaine ; qu'elle n'est pas le résultat nécessaire, le produit inévitable d'observations sans appel imposées par l'expérimentation et le raisonnement. J'ai trouvé là un monde de jeu et d'imagination, de manies et d'idées fixes. A ma surprise, ceux qui atteignaient l'inattendu et inventaient le possible, ce n'étaient pas simplement des hommes de savoir et de méthode. C'étaient surtout des esprits insolites, des amateurs de difficulté, des êtres à vision saugrenue. Chez ceux qui occupaient le devant de la scène venaient souvent se déployer d'étranges mélanges d'indifférence et de passion, de rigueur et de bizarrerie, de volonté de puissance et de naïveté. C'était le triomphe de la singularité...* » (François Jacob, « *La statue intérieure* », p. 12).

A quoi sert ce corps de parasites que sont les chercheurs en recherche fondamentale ? Il y a plus de 25 000 personnes au C.N.R.S. en France. La science, ce n'est pas gratuit, même si elle est dans son jaillissement un jeu gratuit. Elle coûte en ressources matérielles, en ressources humaines. Et elle coûte aussi en « substrat social » si j'ose dire. Pour exister, une recherche a besoin d'un substrat social très intégré et très sophistiqué. La recherche est un grand loisir qui ne peut pas exister dans une société où l'on est au niveau de la subsistance. Et vient une question énorme, très difficile : quels contrôles peut exercer la société et ses représentants sur l'activité de recherche des chercheurs ?

D'un autre côté, la recherche et la science jouissent d'un prestige certain, c'est le moins qu'on puisse dire, qui les mettent souvent à l'abri du soupçon d'inutilité. Il y a eu naguère, au moment de mai 68, une critique forte de la science, de la technique. Ces disciplines étaient accusées de brutalité sur l'environnement, sur les espèces vivantes et sur l'humain. J'ai l'impression que ces suspicions sont en recul, au moment d'ailleurs où d'autres idéologies politiques ou religieuses sont largement battues en brèche. L'idéologie du bien-fondé de la science et des techniques est aujourd'hui très renforcée. Quelle est donc la signification sociale de la recherche ? Et puis il y a toutes les questions qui sont très à la mode dans le grand public : les questions éthiques posées par les applications de la biologie et de la médecine, la manipulation de la reproduction, du patrimoine génétique, de la chimie du cerveau, etc.

Une question de foi

1. Ni dualisme, ni déisme

Quelle peut être la valeur, la force et le sens d'un discours de foi confronté, affronté aux critères scientifiques, à la critique scientifique ? Je voudrais ici esquisser deux ou trois convictions. Et d'abord typer deux solutions à ce problème, la solution déiste et la solution dualiste, qui existent depuis très longtemps, au moins depuis Newton et Descartes.

Le dualiste parfait aujourd'hui serait le successeur de Descartes. Dieu pour lui n'est plus à chercher dans le monde, il ne s'y exprime pas ; il reste l'auteur du monde, mais ce monde, il l'a déserté. Ce n'est pas par une recherche assidue des causes des réalités physiques que l'homme pourra trouver Dieu. Le centre de la connaissance, c'est la mathématique, ce n'est pas Dieu. Dieu est pour Descartes la garantie de la vérité de la science, mais il n'est pas accessible à la science. L'homme a accès à Dieu par son seul esprit, et plus précisément, pour Descartes, par l'idée d'infini. Je ne détaille pas. Le dualisme matière-esprit s'installe là où il y avait le dualisme traditionnel terre-ciel. Entre l'âme et le corps, Descartes, et surtout les cartésiens, établissent une opposition radicale. Il faut certainement ici distinguer Descartes, qui était un homme très nuancé, de sa succession cartésienne qui a été peut-être plus caricaturale.

La position des Descartes, en tout cas, a été attaquée par beaucoup de penseurs de son temps, parce que justement elle faisait le lit du matérialisme et de l'athéisme. Un des critiques de Descartes était justement Newton, qui soutient au contraire que Dieu n'est pas un Dieu philosophique, une cause première, impersonnelle, mais que c'est bien le Dieu de la Bible, le souverain du monde créé par Lui. Et la connaissance de Dieu, pour Newton, s'opère à partir de la connaissance des phénomènes.

« L'affaire principale de la philosophie naturelle est de raisonner à partir des phénomènes sans feindre d'hypothèses, et de déduire les causes des effets jusqu'à ce que nous parvenions à la toute première cause qui certainement n'est pas mécanique », dit Newton.

« Ces choses étant dûment considérées, écrit encore Newton, n'apparaît-il pas de ces phénomènes qu'il y a un être incorporel, vivant, intelligent, omniprésent qui, dans l'espace infini, comme si c'était son sensorium — c'est-à-dire son corps sensible — voit intimement les choses elles-mêmes et les perçoit parfaitement, et les comprend entièrement par leur présence immédiate à lui-même ». (Cité par A. Koyré, « Du monde clos à l'espace infini », Gallimard, 1973, p. 251).

Un Dieu omniprésent, cause première et cause dernière, si l'ose dire, voilà une bonne confession de foi déiste. Mais Descartes comme Newton étaient croyants et cherchaient des représentations de Dieu qui tiennent face à la science de leur temps, dont ils étaient artisans. Leur descendance, et en particulier les astronomes, suivront leur science mais pas leurs croyances. La cosmologie du XVIII^e et du XIX^e s. éliminera Dieu comme hypothèse nécessaire : il n'est pas la cause première. Laplace refuse ce qu'il appelle les « explications verbales » qui tentent de masquer notre ignorance, et les causes finales qui sont des refuges de notre ignorance. « Quand on ne sait pas, il faut le dire », affirme Laplace.

En éliminant Dieu et le discours croyant de son champ, la science a-t-elle perdu quelque chose ? A voir le succès de la Physique des années 20 et 50, le succès de la biologie actuellement, on n'en a pas l'impression. La représentation de Dieu n'a plus sa place dans l'imaginaire scientifique. La science positive refuse toute croyance. Mais il faudrait voir si justement il n'y a pas dans ce refus la marque d'une croyance qui s'ignore, plus puissante et plus primordiale... En tous cas, il y a un refus de principe du dualisme comme du déisme dans la science positive, et ce refus pour moi est redoublé par ce que je comprends et je vis de la foi chrétienne. Dieu n'est pour moi ni le Grand Esprit, le grand horloger, ni le Dieu diffus partout, il est le Dieu pour l'Homme, en relation avec lui, en histoire avec son peuple.

2. Face au matérialisme et au réductionisme, quel sens ?

Le problème c'est que la théologie que je vous ai décrite tout à l'heure, et qui est la mienne aujourd'hui, est complètement inaudible pour les scientifiques. Et particulièrement pour mes amis biologistes. Et particulièrement en France, où la longue histoire de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la longue histoire de la séparation entre les sciences expérimentales, exactes, d'un côté, et de l'autre la philosophie et les questions dernières, la longue suspicion sur les questions métaphysiques, ont rendu difficile tout questionnement sur la science. Malheureusement pour les

scientifiques que je côtoie régulièrement, Bachelard reste un grand méconnu et Bergson est un obscurantiste amusant.

Un témoignage particulièrement caractéristique de cet état de choses me semble livré au travers du livre récent de Jean-Pierre Changeux intitulé « l'Homme Neuronal ». Ce livre a eu un certain succès. L'auteur est un biologiste réputé, professeur au Collège de France, et il nous livre une vulgarisation particulièrement bien faite de ce qu'est la neuro-biologie aujourd'hui, c'est-à-dire la biologie du système nerveux. Mais en plus, il nous livre sa philosophie naturelle et sa pensée. Sa pensée, je sais, rejoint bien ce que pensent de manière latente de nombreux scientifiques dans le domaine. Je veux vous donner un exemple ; dans un chapitre où l'auteur essaie de décrire ce qu'est un « état mental », qu'il soit de mémoire ou de conscience, en termes d'activité et de réseau cellulaire, voilà ce qu'il écrit :

« Ces enchaînements et emboîtements, ces toiles d'araignée, ce réseau, ce système de régulation, fonctionne comme un tout. Doit-on dire que la conscience « émerge » de tout cela ? Oui, si l'on prend le mot « émerger » au pied de la lettre, comme lorsqu'on dit que l'iceberg émerge de l'eau. Mais il nous suffit de dire que la conscience est ce système de régulation en fonctionnement. L'homme n'a dès lors plus rien à faire de « l'Esprit », il lui suffit d'être un Homme Neuronal ». (« L'Homme Neuronal », 1983, Fayard, p. 227).

Derrière cela, difficile de parler de primat de la relation humaine et de la force du symbole. Pourtant ce positivisme laisse des questions urgentes sans réponses. Et les scientifiques n'en sont pas dupes. Mais ils n'ont aucun éclairage spécifique à donner, et ils en sont parfois naïfs. Les scientifiques qui sont hypercritiques dans leur domaine, sont parfois d'une étrange naïveté quand il s'agit d'autres domaines. Et ainsi, ce n'est pas très étonnant que certains étudiants scientifiques soient beaucoup plus sensibles à l'appel des sectes que certains autres étudiants dans d'autres disciplines, par exemple littéraires.

A la fin du livre de Changeux, certaines questions d'ordre éthique émergent, et plus particulièrement celle qui concerne la possible manipulation pharmacologique du système nerveux, la manipulation chimique du cerveau :

« Après avoir dévasté la nature qui l'entoure, l'homme n'est-il pas en train de dévaster son propre cerveau ? Un seul chiffre montre l'urgence du problème, celui de la consumma-

tion d'un des médicaments les plus vendus dans le monde, le benzodiazépine. Ces tranquillisants mineurs agissent au niveau du récepteur cérébral d'un neurotransmetteur inhibiteur, l'acide gamma-amino-butérique. Exaltant son effet, ils calment l'angoisse et aident le sommeil. Sept millions de boîtes sont vendues par mois en France. Et des chiffres semblables se retrouvent dans la plupart des pays industrialisés. Un adulte sur quatre se « tranquillise » chimiquement. L'homme moderne doit-il s'endormir pour supporter les effets d'un environnement qu'il a produit ? Il est temps de considérer le problème avec sérieux. Encore faut-il construire dans notre encéphale une image de l'homme, qui soit comme un modèle que nous puissions contempler et qui convienne à son avenir ».

Et pour penser tous ces problèmes sur lesquels la science ne se prononce pas, pour régler toutes ces questions de choix moraux, politiques ou même familiaux, le chercheur adopte en fait une attitude bien courante et bien actuelle : il relègue toutes ces questions dans le domaine privé dont on ne parle guère, où, après tout, chacun se débrouille, et il retrouve la sécurité d'un bon dualisme pratique entre les choix privés et la science publique. C'est aussi souvent l'attitude des chrétiens, du chrétien que je suis, certainement, et de ceux que je rencontre. La foi et le discours de foi, qui ont si peu de prise sur le quotidien technique et scientifique, se réfugient dans le privé de l'intériorité, des convictions personnelles et du petit groupe d'amis. « Dieu ? Une question de goût ! » répondait François Jacob à l'émission de télévision consacrée à son dernier livre. Chez certains chrétiens scientifiques, ce dualisme pratique cohabite avec la représentation d'un Dieu immédiat à l'homme et à la nature, avec une lecture immédiate et non critique de la Bible, et donc avec un déisme persistant, un dualisme pratique.

Je crois qu'en fait, on n'est guère sorti de la polémique entre Descartes et Newton. En même temps que je refuse cette alternative « dualisme ou déisme » pour dire ma foi chrétienne aujourd'hui, je ressens fortement le décalage profond entre ce que je peux dire de ma foi et ce qui serait attendu, si j'ose dire, dans ce monde de scientifiques qui situe d'emblée tout discours croyant sur le terrain d'une théologie naturelle. Alors que moi je fais référence à une théologie de la Parole. Qu'est-ce que la foi chrétienne dit aujourd'hui de la nature, du cosmos, qui ne soit pas un déisme naïf ou un panthéisme qui ne dit pas son nom ? Sur ce terrain, ma théologie est complètement sèche. Pourtant j'ai la conviction que, comme à Emmaüs, ces hommes scientifiques, mes compagnons et moi-même, n'ont pas à se dérouter de leur science pour entendre parler de Jésus-Christ dans leur langue.

Les premiers mots de leur langue parlent de la nature, et non pas du sens de la vie. Est-il possible de réconcilier une théologie de la nature avec la théologie de la Révélation, de la Parole,

de la Parole de la vie, du sens de la vie ? C'était en son temps, le grand projet qui a présidé à l'entreprise de Teilhard. Maintenant il faudrait y inclure, non seulement l'évolution et la paléontologie comme l'a fait Teilhard, mais aussi la biologie cellulaire et moléculaire.

Les « leçons » de la science

Dans cette science, il me semble qu'on peut discerner quelques points d'appui, pour dépasser ce réclusionnisme d'aujourd'hui, pour dépasser cette alternative « déisme ou dualisme ».

De la science, je retiens d'abord une leçon de modestie. L'anecdote décrite plus haut à propos de la microscopie électronique et de ses artefacts montre que l'on a toujours intérêt à être modeste dans la science fondamentale. Il y a tellement de médiations qu'il faut longuement vérifier avant de s'y appuyer. Et il est vrai aussi que ce long chemin de la science prend parfois des détours imprévus, et amène des fruits inattendus : une remarque (celle de Fleming devant les boîtes où poussait la pénicilline), un outil (la lunette de Galilée) changent parfois tout le paysage. Leçons de modestie et de vigilance.

Une autre leçon encore, semble-t-il, de ce qu'est la science, c'est que justement la science est un chemin : ce n'est pas seulement la réponse définitive à une question. La science refuse de répondre trop vite aux questions du genre : qu'est-ce que la matière, ou qu'est-ce que la vie ? Elle dit seulement ce que cela n'est pas. Elle est un chemin de tri, de tailles critiques au milieu de représentations multiples dont certaines sont valides et d'autres définitivement écartées. Elle empêche de dire à la fois « on sait ce qu'est la vie » et « on ne saura jamais ce qu'est la vie ». On ne sait pas ce qu'est la vie, jamais, parce qu'il y a toujours des champs de questions qui s'ouvrent. Mais avec la science, nous refusons aussi de dire : « on ne saura jamais ce qu'est la vie », parce que ce serait nier le chemin que l'aventure scientifique continue d'ouvrir. On comprendra donc que pour moi la science est chemin, non pas vers un but, mais à travers. Ainsi il serait donc peut-être légitime de se laisser instruire par la science en termes d'analogie. Il est en effet tentant de transposer ce qui se joue, par exemple, au niveau des inter-actions cellulaires pour comprendre ce qui se passe dans la communication humaine.

Ce genre d'analogie fonctionne souvent dans le langage courant sans qu'on y prenne garde. On parle souvent d'organismes, de cellules, d'organes, bien au-delà de la seule biologie.

Il faut être critique bien sûr quant à l'emploi de ces analogies, qui peuvent donner lieu à des théories douteuses, carrément racistes (cf. La sociobiologie et la lutte pour la vie telle qu'on peut tirer d'une mauvaise lecture de Darwin). Mais il semble aussi que ces analogies peuvent être un moyen de lire ce qui vient au jour dans la recherche scientifique. Ce peut être une pierre pour un chemin d'Emmaüs.

On aura compris que, pour moi, l'homme est à la fois découvreur, chercheur et se découvre. Inventeur de la nature et chercheur de lui-même. Et pour moi, la science fondamentale, la science en recherche c'est l'indice de l'inachèvement de l'homme, si l'on accepte que la science est une mise en route, une mise en route de l'homme vers lui-même.

Comment tout cela peut-il être instruit par la Parole particulière et incisive de l'Évangile ? Y a-t-il une étrangeté grandissante ou une reconnaissance possible ? Cette reconnaissance, ce chemin d'emmaüs, je l'espère ; et c'est une question qui, en tous cas, me pousse à continuer l'itinéraire qui m'a amené là où j'en suis aujourd'hui.

Dieu, un long chemin

Jacques Malesys

L'auteur de ces lignes n'est ni sociologue, ni philosophe, ni théologien de profession ... Il vit depuis plus de douze ans au Brésil, un pays grand comme un continent, qu'on a parfois surnommé « Bel-Inde », car il juxtapose des civilisations économiquement et culturellement aussi différentes que celles de la Belgique et de l'Inde (on pourrait dire plus justement Belgique et Bangladesh). Prêtre, il participe à la réflexion des équipes de la M.D.F. au Brésil. Il a exercé depuis quatorze ans diverses professions dans le monde de la santé. Actuellement, il est laborantin dans une unité de recherches en biochimie, dans un grand hôpital universitaire. Il essaie de vivre sa foi en solidarité avec deux mondes : d'une part, celui des communautés de base et des favelles de la banlieue industrielle (la voie des pauvres) et, d'autre part, celui des collègues de sa profession (la voie de ceux qui doutent) ... Ces pages sont une tentative d'exprimer les interrogations nées de la vie.

La voie des pauvres

Il y a une trentaine d'années, les revues répercutaient le cri : « Dieu est mort ! ». Certains ajoutaient : « Son cadavre sent déjà mauvais ! ». D'autres faisaient de doc-tes articles et élaboraient une théologie de la mort de Dieu. Force nous est de dire qu'aujourd'hui Dieu se porte bien, et qu'il n'a jamais été aussi « populaire ». Qu'on en juge :

1980, à Gdansk, les métallurgistes en grève occupent les chantiers. On voit des mem-bres du piquet de grève se confesser à travers les grilles du portail.

Mai 1980, banlieue de Sao Paulo, les mé-tallurgistes sont en grève. Le dernier gou-vernement militaire a décidé une « inter-vention » dans les syndicats. La police en-vahit les locaux pour expulser les récalci-trants. Alors, l'un d'eux invite ses camara-des à réciter un Notre Père, et tous prient, la main dans la main, même les policiers... qui devaient ensuite les arrêter ou les bous-culer sans ménagement.

Dans ce même Brésil, en 1985, lors de l'agonie du premier Président civil élu de-puis 21 ans, à la fin d'un meeting où ils avaient décidé la prolongation de la grève, 30.000 métallurgistes prient ensemble sur la place, les bras levés, la main dans la main, pour la santé de leur Président.

Déjà en 1984, la télévision avait montré aux français les grévistes musulmans de

l'industrie automobile prier ensemble sur le parking de leur entreprise.

« Dieu n'est pas conservateur », procla-mait l'Archevêque de Paris en mai 68. C'est vrai ; et c'est aussi au nom de leur foi que des chrétiens se sont levés contre la dic-tature au Nicaragua, en Haïti, aux Philip-pines.

Pour ces peuples de pauvres, pour ces peuples d'opprimés, la foi en Dieu est une revendication de dignité, **une affirmation d'identité**. Karl Marx avait sans doute été bien rapide en affirmant que la religion était « l'opium du peuple », car ce sont actuelle-ment ceux qui se dressent — les hommes debout — qui proclament le plus fortement leur foi en Dieu. Mais, du moins, Marx avait soupçonné que **Dieu est un problème politique**. Dans un monde qui s'affirmait sécularisé, Dieu est entré dans la vie pu-blique, Dieu est entré en politique (comme on dit « entré en religion »), Dieu a pris position, il a changé de côté : il est avec les opprimés, il est le libérateur.

Quand j'étais enfant, on me racontait l'Histoire Sainte : c'était une relation du passé, mais surtout un recueil de faits édi-fiants que nous étions invités à imiter. Quand le peuple de la périphérie, celui des communautés de base, lit la Bible, il veut savoir ce qui est réellement arrivé dans le passé ; mais souvent il interrompt le récit pour dire : « C'est vrai ! Nous en parlions hier au travail quand nous avons lu ce texte

avec quelques copains, à la pause de midi... J'ai vu la même chose à la fabrique, dans le bus, à la favelle... ». On parle facilement de Dieu, car Dieu fait partie de la vie quotidienne. Aujourd'hui, **Dieu est entré dans l'histoire qui se fait.** Il a partie liée avec l'avenir de l'homme, il est révolutionnaire. Il a pris parti pour les pauvres et les petits, il s'est fait peuple.

Mais il existera toujours, au plan sociologique de la religion et de la foi en Dieu, telles qu'elles sont vécues, une certaine tension dialectique :

- La foi peut être facteur d'intégration, fournissant des cadres de pensée, un système de valeurs, de références, et satisfaisant un besoin de certitude et de sécurité. Ainsi conçue, la religion est politiquement conservatrice, gardienne de l'ordre établi. Ce n'est pas pour des raisons liturgiques que Charlemagne s'est préoccupé d'insérer le Credo dans la liturgie romaine, mais pour assurer l'unité idéologique de son empire. De même Napoléon, avec le catéchisme impérial. Au Brésil, à l'époque de la répression, les militaires cherchaient bien à se servir des églises... Cette attitude peut conduire à une réduction de la foi au désir infantile, et à l'expression d'un fantasme régressif.

- La foi est aussi symbole du désir prospectif, et elle joue un rôle critico-utopique pour l'accomplissement de ce désir. Les pauvres, les vrais pauvres, s'accommodent

mieux de ce second aspect. Pour les communautés des Actes des Apôtres et de l'Apocalypse, affirmer que l'empereur n'est qu'un homme, c'est aussi proclamer que l'esclave est un homme. La foi en Dieu nourrissait l'espérance de ces communautés et leur soif de dignité. Au Brésil aussi, Dieu s'est fait peuple ; et pendant la dictature, les Eglises se sont faites peuple. Communautés lucides et conscientisantes, elles ont été non seulement témoins de la liberté, mais créatrices d'espaces de liberté : elles ont été les seules à pouvoir proposer des possibilités de rencontre et de réflexion ; les chrétiens qui découvraient l'Évangile et les Droits de l'Homme apprenaient aussi à réfléchir sur leur vie et à agir. Aujourd'hui encore, au Guatemala, la Bible est considérée comme un livre subversif que les paysans enterrent quand des perquisitions sont à prévoir. En cas de fouille, la première question est toujours : « Où sont les fusils, les armes, la Bible ? ». Quand les temps se font difficiles, il y a sans doute plus de « membres de l'Église » que de « vrais croyants ». Dans un monde où la démocratie renaît et où la liberté grandit, il semble bien que les Eglises soient en recul.

« Pour connaître Dieu, il faut connaître l'homme », disait Paul VI à la fin du Concile. L'expression de la foi dépend des conditions sociales d'existence des chrétiens, de leur échelle de valeurs et de leurs représentations du monde. Il est difficile de connaître

l'homme, il est encore plus difficile de connaître Dieu.

Dieu se porte bien dans la presse et dans l'opinion. Mais, dans ce quartier périphérique d'Osasco, les communautés de base ne touchent pas plus de 4 % de la population (plus de femmes, — des « veuves spirituelles », — que d'hommes). Par contre, il y a de nombreux groupes pentecôtistes — de différentes obédiences — avec parfois leur équivalent catholique. Ces groupes reçoivent de l'étranger des appuis qui sont loin d'être neutres, politiquement. Beaucoup de gens y rencontrent ce qu'ils cherchent : non pas une libération, mais plutôt une consolation. Certains y trouvent ainsi une réelle aide psychologique : ébranler un système de valeurs peut réveiller une psychose mal compensée. Dans cette démarche religieuse fermée, mais souvent exigeante, avec des tendances intégristes et fondamentalistes, Dieu pourrait se réduire facilement à une sublimation de problèmes psychologiques. La prière devient une jouissance ; on aime aimer Dieu ; il n'est pas sûr qu'on aime Dieu.

Pour le chrétien qui vit dans le désir (c'est cela l'enfance spirituelle : l'infini du désir dans la totale impuissance), Dieu ne se rencontre qu'en cheminant et en sortant de l'esclavage. La démarche critico-utopique est une invitation à ne pas s'arrêter à des images et à des représentations de Dieu, certes utiles en leur temps ; une invitation à brûler les « idoles », à ne pas

confondre l'idée qu'on se fait de Dieu avec Dieu lui-même. Dieu ne se rencontre qu'au terme d'une longue recherche. S'arrêter de le chercher, c'est le perdre.

La voie de ceux qui doutent

Quand je quitte le travail à la fin de la journée, je dis à la femme de ménage du laboratoire : « Até amanhã, se Deus quiser ! » (A demain, si Dieu le veut !). Aux collègues, je dis simplement : « Bonsoir ! A demain ! ». Déjà nous sommes dans un contexte différent, nous sommes dans un autre monde.

Pourtant, R. me dit qu'elle ne va plus à l'église, car son curé parle trop de politique (est-ce le refus d'un Dieu qui s'engage, qui prend parti pour les pauvres ?). D., qui a réussi à se tailler son petit domaine personnel à l'intérieur du labo, déclare qu'elle ne mangera pas de viande pendant tout le Carême (raison religieuse ? décision végétarienne ? préoccupation esthétique ?). J. me prête le roman d'Alice Walker « Cher Bon Dieu » et attire mon attention sur un chapitre où les deux héroïnes noires réfléchissent sur leur idée d'un Dieu blanc. Elle a relu par deux fois ce chapitre.

C. me dit nettement que mon éducation est à refaire : « Toi, à ne voir que les gens de la périphérie et des favelles, il est grand temps qu'on te fasse découvrir le vrai Brésil, sinon tu vas retourner dans ton pays avec les idées que tu avais quand tu es

venu ». A quoi je réponds : « Toi, tu pourrais vivre toute ta vie sans quitter Sao Paulo, mais sans connaître ses habitants. Lis les statistiques officielles ; 85 % sont dans la misère... Toi, tu ne vois que ceux qui sont à l'aise ». Peut-être que témoigner pour les pauvres est déjà témoigner d'une certaine idée de Dieu ?

Ceci n'empêche pas l'amitié, mais le temps presse et les échanges sont rares. Il faut travailler vite, Notre activité professionnelle prend toute notre attention. Il faut réaliser. Notre domaine n'est pas celui de la métaphysique. Dieu n'est pas de notre monde.

De plus nous ne sommes pas unis entre nous. Dans notre laboratoire, le personnel se compose de fonctionnaires recrutés par concours d'État et recevant un complément de salaire de la Fondation co-gérante de l'Institut ; d'employés de la Fondation, recrutés directement par celle-ci ; de chercheurs, boursiers de la Fondation ; parfois aussi de fonctionnaires détachés par l'Hôpital Universitaire pour une tâche donnée, et sans les avantages de la Fondation ; enfin de stagiaires qui travaillent beaucoup, reçoivent parfois une formation, mais ne perçoivent aucun salaire. Chacun de ces univers a sa hiérarchie : les uns « pointent », les autres en sont dispensés. Le travail reste cependant le même pour tous. Par contre, le salaire de la plupart d'entre nous est inférieur à celui d'un tourneur ou d'un fraiseur de la banlieue. Dans un tel

contexte, la direction n'a pas besoin d'exercer des pressions indiscrètes, même si elle ne s'en prive pas, pour décourager toute revendication.

Parce que les places sont rares, il y a une concurrence acharnée entre nous pour survivre : à l'amour de l'argent s'ajoutent les tentatives pour mettre son nom sur un travail de recherches que le collège a fait, la compétition continue pour se faire attribuer les travaux les plus intéressants ou les plus proches de la publication. Là aussi, l'ordre hiérarchique est respecté. On a parfois l'impression de faire des recherches longues, monotones et difficiles, non pour le progrès de la science ou de la médecine, mais pour enrichir le « curriculum vitae » d'un professeur ou d'un chef de service. De plus, les recherches faites ici — essentiellement des mesures de dosage et d'élimination de médicaments — sont commandées par de grands laboratoires internationaux. L'expérimentation est en effet meilleur marché ici. Parce que ces recherches servent plus leurs intérêts propres que ceux du pays, nous avons parfois l'impression de trahir les pauvres. Comment penser alors à un Dieu qui prend parti pour les pauvres ? Dieu est absent de notre monde, et nous en parlons peu. La tentation la plus forte est celle d'une compromission avec un tel univers, de sélectionner ses coordonnées quand on établit une courbe de référence, de cacher ses techniques pour rester le seul maître dans une recherche qui approche

de son terme... On connaît bien la concurrence acharnée entre les laboratoires français et américains à propos de AIDS/SIDA...

Il y a pourtant de réelles valeurs : **une véritable ascèse** à savoir recommencer un examen, calculer les erreurs relatives, se faire contrôler par les collègues, travailler en équipe, une volonté de se soumettre au réel, avec un sain matérialisme, car les théories et les idées ne plient jamais la matière, ni les faits. Il y a un désir passionné d'appréhender la nature, une volonté de construire un monde nouveau, un monde dont l'homme soit de plus en plus le maître reconnu. Tout cela par l'activité de l'homme ! **Et l'homme peut devenir aujourd'hui plus humain, sans que l'idée de Dieu intervienne dans sa technique et son existence.** Pourquoi serait-il nécessaire aujourd'hui de penser à Dieu et de parler de Dieu ? Pourquoi la foi ?

Dans les temps anciens, croire en un dieu allait de soi. Dans les masses pauvres et exploitées du Brésil et d'Amérique latine, il semble qu'il en soit encore de même. Mais, à l'heure actuelle, dans bien des milieux, il n'est plus naturel de croire. Ce phénomène appelé « incroyance » est mal nommé, car c'est encore le définir en relation avec la croyance. Il faut faire le contraire : c'est nous qui avons à nous dire notre foi dans un monde qui se passe de Dieu. Ce n'est pas l'incroyant qui est insolite, mais le croyant.

Travailler méthodiquement, ne jamais rien tenir pour acquis définitivement, savoir remettre en question tout résultat, et savoir se remettre soi-même en question... Notre raisonnement est basé essentiellement sur le doute, un **doute méthodologique et méthodique**. Ce doute permanent ne conduit pas à Dieu, mais il empêche de s'arrêter en chemin. La foi n'est jamais une réponse à mes limites, à mes inquiétudes. La foi n'est jamais une étape après la technique, après la science. Croire en Dieu ne peut être une conception du monde qui me permette d'assumer et de relativiser mes incertitudes et mes problèmes ; elle n'est jamais une solution. Elle n'est jamais une certitude du type : où s'arrête la science commence la foi.

Certes, on a vu des scientifiques chrétiens fermer les yeux devant ce problème, se réfugier dans un conservatisme intellectuel et politique, construire un domaine réservé à des vérités à croire, auxquelles on ne touche pas et qu'on ne discute pas : ils reniaient ainsi sans s'en rendre compte tout ce qui faisait leur dignité humaine et professionnelle. Ils quittent la science, il leur manque de douter. Mais ce fidéisme religieux rencontre son équivalent dans un certain scientisme florissant de nos jours. On lit avec amusement les projections sur le futur de la biologie et la possibilité d'arriver à l'éradication de la mort, dans le livre de l'américain Albert Silverstein « Conquista da morte » : pour les pays riches,

tout semble possible. Par contre, je me suis passionné, avec parfois un peu d'irritation, à la lecture du livre de Jean-Pierre Changeux « L'Homme Neuronal », beaucoup plus sérieux et documenté.

La science ne peut rendre compte de tout. L'étude des phénomènes biochimiques de l'érection et de l'éjaculation ne rendra jamais compte d'une grande passion juvénile ou de la tendresse d'un vieil amour. L'étude d'un poème ne se réduira jamais à l'analyse de l'encre avec laquelle il a été écrit. La recherche scientifique ne peut démontrer Dieu, ni se prononcer contre l'idée de Dieu.

Par expérience professionnelle nous sommes **allergiques à tout dogmatisme**, fût-il scientifique. Nous savons que la critique, voire même le rejet d'une technique ou d'une hypothèse de travail dûment expérimentée, peuvent amener à des découvertes qui transformeront l'avenir de l'humanité. Comment s'étonner alors que nous soyons allergiques à une certaine présentation des principes moraux ? Manque de compréhension culturelle peut-être ? Car les scientifiques savent prendre leur responsabilités quand l'avenir de l'homme est en jeu : Einstein et bien d'autres chercheurs surent élever la voix devant le péril d'une utilisation de l'énergie atomique à des fins uniquement militaires. Plus récemment, au risque de nuire à sa carrière, Jacques Testard, « L'Oeuf Transparent », lançait un « cri

d'alarme » au sujet des manipulations sur l'œuf humain.

Le doute scientifique n'est jamais une solution de facilité ou de désespoir. Il est différent du « Que sais-je ? » de Montaigne. Il pousse à aller de l'avant ; il est un cheminement qui ne s'arrête pas. Dieu en est-il si loin ?

Un chemin qui marche

Ce doute professionnel, je le vis aussi dans ma vie personnelle et ma vie religieuse. Je ne sais pas si « j'ai » la foi. Je pense que c'est la foi qui « m'a ». Plus encore que la profession, c'est la foi qui m'amène à douter du monde, à douter de tout, à faire une révision critico-utopique de mes conceptions et de mes analyses. La foi nourrit mon doute, et le doute nourrit ma foi. Mais c'est la foi qui m'emporte et me pousse en avant.

Un jour, au labo, M. m'a demandé :

- Tu crois en Dieu ?
- Oui, un peu !
- Moi aussi ; mais, tu sais, c'est parfois difficile...
- Pour moi aussi...
- Tu crois qu'on arrivera à tirer l'injustice et la misère de ce monde ?...

La foi n'est pas une certitude, mais un chemin. Il faut d'abord cheminer avec les hommes pour découvrir ce qu'est l'hom-

me. Il est important d'avoir une idée de l'homme. Dieu n'a pas de sens si le « je » n'en a pas. Je répugne toujours à un dialogue qui se situe uniquement sur un plan religieux. Je ne comprends pas la foi en Dieu de ceux qui ne croient pas fondamentalement en l'homme.

Pour les chrétiens, Jésus Christ tient une place unique et irremplaçable comme témoin de l'homme ; et témoin de Dieu. Jésus Christ n'est pas une consécration de l'homme, une divinisation de l'homme, une légitimation de ses projets et de ses espérances. Jésus Christ est celui qui montre à l'homme qu'il lui est possible de rencontrer Dieu. Il est un chemin qui marche.

Chercher Dieu, c'est entrer dans ce chemin qui marche.

J'ai été séduit, et j'avance ; et parfois même je me laisse traîner. Je doute et je cherche, sans voir toujours les résultats, comme au labo.

Je sais que je ne le chercherais pas si je ne l'avais déjà trouvé. Je sais aussi que m'arrêter de le chercher, ce serait le perdre.

Dieu ne m'apporte rien. Dieu m'est inutile, mais c'est lui qui entraîne ma barque. Je me laisse emporter et je dis : « Oh, que ma quille éclate et que j'aille à la mer ! ».

L'épreuve du feu

Paris XX^e. En deux mois, plusieurs incendies criminels d'immeubles occupés par des familles de travailleurs immigrés. Serge Baqué, jeune en formation pour le ministère presbytéral à la M.D.F., nous fait part d'une action entreprise par des enfants de ces quartiers, menacés par le racisme.

Tous les soirs après la classe, la maison de quartier du Relais de Ménilmontant (XX^e) accueille plus d'une trentaine d'enfants, du cours préparatoire jusqu'à la 6^e. Au Relais, Dieu créa des Maghrébins, des Italiens, des Guinéens, des Voltaiques et des Cambodgiens. Dieu vit que cela était bon. Moi, certains soirs, je crois surtout que cela est bruyant et pas vraiment reposant ! Mais ne faisons pas semblant de nous plaindre : c'est cela qui m'a décidé, en arrivant au Pressoir il y a trois ans, à planter ma tente au Relais.

Le Relais, pour quoi faire ? « Pour faire nos devoirs », répondraient sans doute spontanément les enfants. Impossible en tout cas pour nous, animateurs, de faire totalement la sourde oreille à cette demande. Le ton est tour à tour angoissé : « j'ai trois exos et j'ai rien compris », agressif : « j'ai payé pour qu'on m'aide à faire mes devoirs », ou complètement catastrophé : « il est 7 heures et je n'ai pas fini ma géographie » (et là il est possible que l'enfant éclate en sanglots).

A cause de cette pression très forte, la première année nous avons beaucoup sacrifié d'enfants vivants sur l'autel des devoirs. Très vite, cependant, nous nous sommes posé cette question : « Comment se fait-il que ces enfants donnent du sens à ce qu'ils font, sauf dans le domaine scolaire ? L'échec de l'enfant n'est-il pas d'abord l'échec de l'école ? » En tout cas, en se limitant aux devoirs, il y avait pour l'équipe l'impression de lutter presque en pure perte contre un système scolaire qui broie, avant de les exclure, les plus défavorisés.

D'où le projet, l'année suivante, d'alterner « aide aux devoirs » et mise en place d'ateliers essentiellement basés sur l'expression (ateliers conte, journal, bibliothèque, ...). Certains ateliers suscitèrent l'enthousiasme. L'expérience redonna du souffle à l'équipe, mais c'était encore l'insatisfaction qui prévalait ... car, ce qui se faisait au Relais, c'était bien mais ça ne changeait rien. Entre l'école, les familles et le Relais les cloisons restaient étanches. Les familles s'inquiétaient de ce que leurs enfants venaient au Relais sans cartable ... A l'école, nos incorrigibles bavards se tassaient, se tassaient et s'identifiaient de plus en plus aux appréciations portées rageusement sur leur livret : « nul ». Quelques gamins plus hardis avaient proposé le journal du Relais à leur instit ... qui n'y a vu que les fautes d'orthographe. Ça, en eux, ça a tué quelque chose.

Nous en étions là (et un peu las) lorsque, fin novembre, tout à coup, tout a basculé : à cause de l'horreur. Le 27 novembre, rue de Tlemcen, un incendie criminel fait neuf victimes (dont cinq enfants). C'est le troisième incendie criminel allumé en deux mois dans le XX^e (visant chaque fois des populations immigrées). Nadia explique : « Au troisième incendie, nous avons enfin réagi parce que trois de nos camarades sont morts » (Bénise, Raynald et Massou). Le vendredi soir, lors d'une réunion extraordinaire organisée au Relais, les enfants « explosent » : peur, dégoût, révolte, tristesse. Pour la première fois ils parlent du racisme (alors que Convergence 84, qui était née au Relais, les avait médiocrement intéressés). Pendant dix jours, ils vont agir, ensemble, pour informer le public, dénoncer le racisme et soutenir les familles victimes (cf le récit de Nadia).

Je ne suis pas encore revenu tout à fait de mon étonnement : ce que, laborieusement, nous tentions de mettre en œuvre depuis trois ans, les enfants l'ont réalisé brusquement en quelques jours ! Difficile de faire comprendre ce que cette prise de parole collective (au niveau des médias, du quartier et de l'école) a supposé comme avancée et dépassement pour ces enfants d'habitude totalement dévalorisés.

Une expérience fondatrice, c'est lorsqu'on peut parler d'un « avant » et d'un « après ». En ce sens, il s'agit bien d'une expérience fondatrice.

Entre nous d'abord : De notre groupe est sorti un peuple, c'est-à-dire des personnes soudées par une histoire et une identité communes.

A l'école : Leurs instits sont venus au Relais participer aux réunions ou conférence de presse. Dans leur classe, on a lu la lettre ouverte rédigée par les enfants du Relais et ils n'en étaient pas peu fiers ! L'école était donc capable de s'intéresser à autre chose que les notes et les devoirs ! A l'école, maintenant, les enfants du Relais existent.

Dans le quartier : Ils ont été à l'origine d'un vaste mouvement de solidarité et de mobilisation. Ils se sont sentis responsables vis-à-vis des enfants du quartier « qui n'avaient pas la chance de venir au Relais ». Ils ont voulu n'exclure personne de leurs actions. Il est impressionnant qu'après un court débat, ils aient décidé de signer leurs textes et déclarations, non pas « les enfants du Relais », mais « les enfants du quartier ».

Pour eux-mêmes : Ils ont ouvert leurs yeux sur le monde ; ils ont découvert un monde de haine et de mort ; la duplicité des hommes politiques et d'indifférence de tant d'adultes aux malheurs d'autrui. A 7 ans, Jugurte réalise brusquement que toutes les vies ne se valent pas, selon qu'on est Français ou étranger ... Mais ils ont découvert aussi l'exigence et l'efficacité (?) de l'action et de la solidarité.

L'épreuve du feu au Relais, ce fut un peu notre passage à travers la Mer Rouge ... J'étais là, avec Zhineb, Harifa et Odile ; tantôt en tête et tantôt à la traîne, peu importe. L'essentiel, c'est d'être passé — eux avec nous et nous avec eux. Trépasser, passer, y passer ... tout cela n'est pas que du passé. Il y a l'avenir et Nadia a maintenant des idées précises. Peut-être un peu grisée par les événements, elle a déclaré : « plus tard, je serai femme politique » ! Ça nous prépare un bel avenir !

A quelques mètres de là, à la paroisse, on disait ne pas avoir de temps à consacrer au relogement des victimes « parce qu'il y avait Noël à préparer ! » : Jésus vient toujours au monde dans une étable. Et ce sont les bergers, les païens et les maghrébins qui lui font la fête.

Serge

Au 3^e incendie, nous avons enfin réagi

Depuis le mois de septembre, l'incendie de la rue de Tlemcen était le troisième « attentat » commis dans le XX^e contre les immigrés. Alors nous avons voulu réagir, car le premier et le deuxième incendie, nous n'avions rien fait. C'est seulement le troisième qui nous a fait réagir car des enfants sont morts qui étaient pour nous des amis. Alors, le lendemain, une personne que je connais m'a dit : « J'ai pleuré toute la nuit et je voudrais faire quelque chose qui soit utile ». Je lui ai répondu : « Avec plaisir ». Comme on avait l'habitude de se rejoindre dans une maison de quartier qui s'appelle le Relais de Ménilmontant, nous avons rassemblé tous les enfants qui avaient l'habitude de venir. Il y a eu une grande réunion dans la bibliothèque et chaque enfant a donné des idées. Tous les enfants disaient qu'ils avaient peur. Certains voulaient quitter le quartier et ne dormaient plus. Nous avons rassemblé tous les renseignements et nous avons commencé à travailler le samedi après-midi après avoir demandé à quelques grandes personnes qui venaient au Relais de nous porter de l'aide.

Le samedi, les enfants se sont mis en groupes. Quelques-uns faisaient des slogans, d'autres des pancartes et mon groupe écrivait une lettre qui a été remise au maire du XX^e arrondissement. Nous avons voulu faire quelque chose dans nos écoles pour mettre tout le monde au courant et aider les sinistrés. Les textes que nous avons écrits ont été distribués à nos profs et aux élèves (quelquefois nous avons un peu peur). Notre lettre, nous l'avons donnée partout. Les enfants du Relais avaient décidé de ne pas faire les devoirs pendant une semaine pour préparer la conférence de presse et la manifestation des enfants. Certains disaient qu'ils allaient redoubler s'ils ne faisaient pas leurs devoirs. Quelqu'un a répondu : « Qu'est-ce qui est mieux : de redoubler ou d'être mort ? ». Des gens

ont donné des habits, des jouets et de l'argent, parce que tous les Français ne sont pas racistes.

Le mercredi 3 décembre, c'était la conférence de presse. Des journalistes sont venus. Fathou et Nadia ont eu l'honneur de lire la lettre que nous avons remise au maire du XX^e. Les journalistes nous ont posé des tas de questions et on y a répondu avec plaisir. C'était la première fois que les journaux parlaient de ce qui se passait dans notre quartier. L'après-midi, Radio-Beurs a proposé à quatre enfants de participer à une émission. Pendant un bon bout de temps ils ont pu parler sur tous les incendies qui se sont produits. Il fallait expliquer pour quelles raisons ; nous les enfants, on a voulu réagir. On peut dire qu'à Radio-Beurs on s'est vraiment éclatés !

Le samedi 6 décembre, à 14 heures, c'était la manifestation prévue. Nous avons déjà préparé des banderoles et beaucoup d'autres choses. Il y avait une foule de personnes. C'était du côté de l'immeuble qui a brûlé, rue de Tlemcen. C'est Damien qui a commencé par dire un mot de bonjour et notre joie que tant de monde soit là. Nadia et Alla ont lu un communiqué de presse devant la caméra de FR3 :

« Pour le quartier, c'est un choc terrible (...). Nous avons peur la nuit et nous avons perdu l'enthousiasme. Nous nous posons sans arrêt la question : Pourquoi ? Pourquoi tuer des innocents ? Pourquoi aucune personnalité politique ne s'est révoltée contre cette violence ? (...). Nous sommes, pour la plupart, nés en France : c'est notre pays. Pour nos parents aussi qui sont là depuis longtemps. Nous craignons qu'à cause du racisme d'autres incendies criminels ne se reproduisent dans notre quartier. Nous voulons réagir ensemble et informer le public. Nous demandons aussi au maire du XX^e et de Paris de reloger toutes les victimes avant Noël (...). Nous voulons que la paix règne ».

Un garçon qui s'appelait Hassan a posé une plaque que nous avons gravée et que Daniel a plâtrée sur le mur de l'immeuble. Des enfants ont déposé une grande fleur en papier et la manifestation s'est déplacée devant tous les immeubles incendiés.

Nous voulons remercier les écoles qui ont beaucoup aidé les familles et ceux qui ont donné des vêtements et de l'argent. Dans la maison de quartier qui s'appelle le Relais de Ménilmontant, beaucoup de choses sont faites pour les familles sinistrées car les enfants n'acceptent pas que les racistes mettent des incendies qui causent la mort de personnes innocentes.

Nadia, 12 ans

Lettre ouverte
aux communautés chrétiennes rurales

Noël 1986

Justice pour les petits producteurs laitiers

« Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu se lever une grande lumière ; sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre, une lumière a resplendi ». (Isaïe 9, liturgie de Noël).

Dans l'histoire du peuple d'Israël, l'espérance n'est pas née de mots... mais d'une expérience sans cesse racontée aux enfants d'Abraham. Dieu veut le salut de son peuple. N'a-t-il pas libéré son peuple de l'esclavage d'Egypte ?... N'est-ce pas lui qui a donné une terre à Israël pour qu'il vive en paix et en prospérité ? Faisant l'expérience d'un avenir plus lumineux de par tous les efforts qu'il fait pour s'en sortir, le peuple se rappelle par ses prophètes que son Dieu n'y est pas étranger car il est pour lui l'EMMANUEL, qui se traduit par « Dieu avec nous ». Il était là « Dieu avec son peuple » à la sortie d'Egypte ; il est là « Dieu fort, prince de la paix » au temps du retour d'Exil ; il sera là en Jésus « le Seigneur sauve » au moment de l'accomplissement des Ecritures. Il est reconnu comme « Dieu avec nous », comme le Ressuscité, le Vivant quand le joug qui pèse sur les épaules des hommes s'allège et que l'espérance renaît.

« Le joug qui pesait sur eux... tu l'as brisé comme au jour de la victoire sur Madiane ».

La mission que l'évêque nous confie comme aumôniers diocésains d'Action Catholique Rurale nous amène à percevoir d'une façon unique toutes les inquiétudes et les angoisses des populations rurales de notre département. Ces inquiétudes, le Concile nous l'a rappelé, sont « les tristesses et les angoisses des disciples du Christ et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans leur cœur » (G.S. §1). Après réflexion et prière, il nous a semblé avoir une responsabilité : celle d'éveiller l'ensemble des communautés chrétiennes du Monde Rural à ce qui est vécu par une part de ses membres, souvent les plus fragiles, et ainsi provoquer à des initiatives courageuses.

D'emblée, nous renonçons à aborder l'ensemble des problèmes. Cela ne veut nullement dire que nous ignorons l'ampleur du chômage qui frappe toutes les couches de la population et tout particulièrement les jeunes, sans oublier les plus de cinquante ans. Nous n'ignorons pas non plus les faillites qui se multiplient chez les artisans et chez les commerçants. Nous nous limiterons cependant à la situation de la production laitière, sachant bien que les éleveurs de porc, de viande bovine ne sont pas forcément davantage épargnés. L'évolution du Monde Rural est globale, et ce qui touche les uns a des conséquences pour les autres.

Il ne nous appartient pas de nous prononcer sur des problèmes techniques. Mais, de notre point de vue de prêtres et de religieuses, la justice, l'évangile exigent que soit faite la clarté sur ce qui se passe, que soit mis fin à un silence qui devient pesant, et que soient engagés débat et réflexion.

Si la nécessité de réduction de la production laitière apparaît depuis longtemps comme une question de sagesse, y compris au regard du Tiers Monde, la foi chrétienne, qui nous anime et nous provoque en nous rappelant la dignité de chaque personne humaine en Jésus-Christ, ne peut se satisfaire des mesures adoptées, contraignant de la même façon le producteur de 19 000 litres de lait à l'année (ex : ce couple d'agriculteurs : 12 325 litres de référence (1) en production principale — un enfant à charge) et celui dont la référence autorise à produire 500 000 litres de lait et plus. Tout le monde s'accorde à dire qu'il y a là injustice, injustice d'autant plus dramatique qu'elle

(1) La référence est le litrage autorisé pour chaque exploitation. Elle est fixée selon la production de l'exploitation en 1983.

menace le nécessaire vital de certaines familles. Ce ne sont pas les plus petits producteurs qui sont les responsables de la surproduction laitière.

Avec une politique de réduction de production, des primes à la quantité ont cohabité ; n'y a-t-il pas là aberration ?

On encourage des agriculteurs à profiter de la prime de cessation d'activité laitière : reconnaissons que ce que certaines familles en retireraient est dérisoire (ex : 2000 F par an pendant 7 ans). Peut-on se fermer les yeux ? Qui pourrait en vivre ?

Des familles de plus en plus nombreuses (plus de 700 en Ile-et-Vilaine sont sans couverture sociale !) voient une étreinte se refermer chaque jour plus fortement sur elles, et un poids s'alourdir sur leur dos. Il ne s'agit plus d'accidents de parcours, mais bien d'effets de décisions et de choix économiques. La logique économique pousse à produire toujours plus pour compenser l'augmentation des coûts et la baisse des prix agricoles. L'homme en fait les frais. C'est là un défi pour nos sociétés. L'orientation de l'économie dans son ensemble et de l'économie agricole en particulier est bien une question morale : il y aurait place en ce domaine aussi à un comité d'éthique.

Ce joug qui pèse sur les épaules, qui va oser le briser ?

Des initiatives de solidarité sont prises, mais un pansement social né prévient jamais la blessure à venir tant que le bât blesse. La démarche du Samaritain, si elle est indispensable quand l'homme est là gisant dans l'impossibilité de se relever, n'est jamais suffisante.

« 2 milliards pour les paysans », ont titré les jours derniers les quotidiens. Cela a toujours pour effet de faire réagir à l'encontre des autres catégories sociales. Seuls 2,5 % vont aux 10 000 agriculteurs qui ne peuvent plus payer leurs cotisations ; la majorité va à la restructuration de l'agriculture.

L'homme a une intelligence telle qu'il peut accroître sans cesse sa productivité... N'a-t-il pas autant de ressources en lui pour dépasser les intérêts en jeu et vivre une réelle solidarité avec les plus fragiles ? (Ne nous y trompons pas d'ailleurs, certains

producteurs de plus de 200 000 litres de lait peuvent être aussi très fragilisés si l'on a pensé tout autrement hier la vie et le développement de leur exploitation).

Il ne s'agit pas de tourner le dos au progrès et à la modernité mais c'est un défi que de tout mettre en œuvre pour que ce soit un progrès pour l'homme et pour tout homme.

De nos initiatives, jaillira une lueur pour ceux qui sont dans la nuit.

Ceux qui produisent beaucoup ont souvent du poids dans les organisations syndicales, coopératives, communales, voire de « pays »... qu'ils veillent à ne pas imposer leur loi pour leurs seuls intérêts mais à se rappeler leurs devoirs de justice dans des initiatives courageuses. Certains déjà ont envisagé de limiter d'eux-mêmes leur production, estimant n'avoir pas besoin d'autant pour vivre décemment. D'autres ont cherché à donner une part de leur litrage de référence pour la donner à des moins de 100 000 litres. Des commis l'ont interdit ; leur décision n'est pas forcément morale. Des failles existent dans la législation actuelle : travaillons à la revoir.

D'autres, y compris des Chambres d'Agriculture, recherchent de nouvelles modalités de pénalités qui préserveraient les plus petits et les plus menacés ; qu'ils ne s'arrêtent pas en chemin !

Si des propriétaires estiment, en toute justice, n'avoir pas besoin de tout leur fermage, qu'ils renoncent momentanément à en faire payer le prix si le producteur se trouve dans une situation précaire...

Le document des évêques de France « Pour de nouveaux modes de vie » rappelait cette loi sociologique que la précarité, la pauvreté engendrent l'isolement... Il nous revient à tous, dans nos communautés chrétiennes, d'aider ceux qui sont le plus dramatiquement touchés à se regrouper pour qu'ils osent parler et s'organiser. Cela d'autant plus qu'ils ont du mal à se faire entendre dans les organisations syndicales et près des laiteries et des Pouvoirs Publics.

Depuis plusieurs mois, certains articles de presse visent à alerter l'opinion publique sur des situations qui, du fait de leur nombre, ne peuvent plus être considérées comme des cas isolés. Nous encourageons leurs auteurs à faire entendre, dans leur responsabilité de journalistes, ceux dont on ne parle guère.

Cette lumière dont la venue au milieu des hommes vient d'être célébrée, nos communautés chrétiennes en sont porteuses.

C'est à nous, croyants dans le salut en Jésus-Christ, que cette lumière est confiée.

Il nous revient de travailler avec tous les hommes de bonne volonté à construire, à inventer un espace rural qui n'évacue pas les moins productifs, les moins compétents mais qui leur laisse une place et une vraie place, pas un strapontin. Il est urgent d'inventer une économie agricole qui ne s'enferme pas dans les impasses qu'elle aura elle-même construites. Il est temps de se poser, comme viennent de le faire les évêques américains, les véritables questions sur notre économie : que devient l'homme ?

« L'Eglise est consciente de la complexité des problèmes auxquels les sociétés sont confrontées et des difficultés à trouver des solutions adéquates. Cependant, elle pense qu'il faut d'abord faire appel aux capacités spirituelles et morales de la personne et à l'exigence permanente de conversion intérieure si l'on veut obtenir des changements économiques et sociaux qui soient vraiment au service de l'homme ». (Instruction sur Liberté Chrétienne et Libération § 75).

Dans le mystère de l'Incarnation, Dieu vient, en Jésus-Christ, révéler tout à la fois la grandeur de l'Amour du Père et la dimension d'Infini de l'homme. En cela s'enracine l'espérance dont nous sommes porteurs au cœur de notre monde.

Les membres de l'aumônerie diocésaine des mouvements d'Action Catholique Rurale : **Bernard Joly, Joseph Cado, Jean-Yves Leborgne, Marie-Laure Patard, Félix Caillet, René Demay, François Jarry, Hervé de la Porte, François Prodhomme, responsable du Prado rural.**

Cette déclaration a été publiée dans la « Vie Diocésaine » de Rennes n° 1, 14 janvier 1987.

« *Peuple de laïcs ou peuple de baptisés ?* ». (voir Lettre aux Communautés, N° 123)
(suite à la note sur « laïc »)

Plusieurs lettres de lecteurs ou réactions orales m'ont fait apercevoir les défauts d'une formulation tellement condensée parfois qu'elle peut donner lieu à des malentendus. Cette note devait lancer une réflexion au sein des équipes associées, et sa diffusion plus large aurait nécessité des corrections. Je remercie tous ceux qui m'ont adressé leurs observations. Les remarques qui suivent comportent d'abord des rectifications historiques et ensuite une ouverture pour continuer le travail théologique.

1° Résumer sommairement 2.000 ans de christianisme aboutit à écraser tellement les perspectives historiques que l'on en vient à commettre des erreurs matérielles (on présente comme simultanées des attitudes qui sont en fait successives au cours d'une lente évolution).

p. 32 (3° §) : « Les traducteurs juifs de la Bible grecque font de **laïcos** un titre d'honneur ». En réalité, l'adjectif **laïcos** ne se trouve pas dans le texte de la Septante et quand il est utilisé dans la littérature juive hellénistique, il a déjà son sens de « profane ». Ce que j'ai voulu dire, c'est que l'usage abondant du mot **laos** dans cette traduction pour parler du peuple de Dieu a directement préparé l'emploi de **laïcos** en un sens théologique original qui tranche sur l'usage vulgaire du mot. La gloire du peuple de l'Exode a rejailli sur chacun de ses membres.

p. 34 (2° §) : L'appréciation du monachisme

ne peut être que partielle lorsqu'on se réfère à un mouvement qui existe dès le IV^e siècle et a pris des visages si différents en Orient et en Occident. Les trois vœux ne sont pas une caractéristique primitive : ils n'apparaissent sous leur forme actuelle qu'au XIII^e siècle. Quant à l'influence du stoïcisme et du néo-platonisme, elle ne s'est pas seulement manifestée dans le monachisme mais dans l'ensemble de l'éthique chrétienne.

p. 39 (2° §) : Ce qui est dit de la Réforme luthérienne mérite d'être corrigé : très proche encore de la mentalité médiévale, Luther garde le souci d'une hiérarchie et sa vision théologique du laïcat « aboutira à confier l'épiscopat aux princes temporels » (H. Legrand), ce qui dévalue considérablement la signification du ministère dans l'Eglise. Le souci de la dignité de tous les baptisés ne peut pas reconduire à la sanctification pure et simple des rangs sociaux : l'autorité politique n'est pas l'autorité chrétienne. Calvin, en revanche, correspond mieux à cette idée de la Réforme. Il ne faut pas perdre de vue non plus que si les réformateurs ont restitué aux baptisés leur place, c'est aussi sous la pression sociale très forte de ce groupe important du tiers état qui souffre de son insignifiance politique liée au fait qu'ils ne sont ni clercs ni nobles.

2° Cette note, si elle est prise pour un traité sur les ministères est évidemment pleine de graves lacunes. Son but était de faire surgir des questions à propos du titre

de « laïc » et non pas d'y répondre par avance. Trois pistes ont à être ouvertes afin de poursuivre.

a) Si toute la communauté est célébrante, si le Christ est seul prêtre, si le sacerdoce est commun entre tous les fidèles, alors, que signifie le ministère presbytéral dans l'Eglise ? Pourquoi des prêtres ? Cette question est légitime et devrait nous conduire à retrouver un sens juste du rôle essentiel du prêtre pour la vie de la communauté. Nous avons retrouvé le lien qui unit l'évêque aux prêtres et aux diacres. Nous apercevons mieux le sens de l'ordination en fonction de la mission. Il reste à réexprimer la relation sacramentelle qui existe entre le sacerdoce du Christ et le ministère sacerdotal du prêtre. Ce n'est pas le prêtre qui nous sauve, et il n'est pas le remplaçant du Christ, mais il contribue à la présence sacramentelle de l'une des fonctions du Christ. L'abus de la notion de « sacerdoce » et la réaction inverse de méfiance ne nous dispensent pas de rendre à cette réalité sa densité au bénéfice de la vie des communautés.

b) La requalification religieuse des laïcs à Vatican II n'est qu'un effet de la redécouverte d'une théologie positive des réalités terrestres. Lumen Gentium parle de « l'amour envers Dieu et envers les hommes qui est l'âme de tout l'apostolat ». Pour aimer les hommes, il faut avoir discerné un sens du monde. Le monde ne peut être pensé dans une opposition au sacré, comme extérieur à la grâce, étranger à

Dieu. Toutes les réalités terrestres, marquées par le péché, gardent la trace du Créateur, et l'Esprit y est au travail. Rien n'est univoque et irrémédiablement profane. L'Eglise n'est pas dépositaire de la seule révélation, et elle a la tâche de reconnaître l'autre parole qui exprime quelque chose de Dieu dans les aspirations, les luttes, les constructions des hommes.

c) Si l'on dit que l'important est de ne pas « enfermer les prêtres dans la seule fonction de dispensateurs des sacrements » (p. 44), c'est que l'on souhaite aussi que l'ensemble des sacrements chrétiens soient bien distingués d'un culte païen. Le culte païen est une façon magique de disposer des pouvoirs de la divinité. Or, le Dieu de la Bible est l'Indisponible (comme l'écrit S. Breton) et les sacrifices n'ont pas prise sur lui. L'incarnation en Jésus le Christ bouleverse les rapports Dieu-hommes tels que les comprenait le paganisme. Le prêtre chrétien n'a plus à être un chamane, un médiateur, un manipulateur du sacré, car Dieu s'est fait proche, l'un de nous. Désormais, nous avons auprès de Dieu, en Dieu, un avocat, un intercesseur, un sauveur. Nous n'avons pas à acheter à Dieu notre salut : il nous le donne. Quelle offrande apportons-nous ? Quel sacrifice de communion célébrons-nous ? Notre culte, nos rites, nos sacrements chrétiens doivent être les signes matériels et efficaces de la liberté que nous donne le Ressuscité. Le culte païen est un culte d'esclaves écrasés par le mal et la mort, et qui ne savent pas que Dieu les a affranchis.

Eric Brauns.